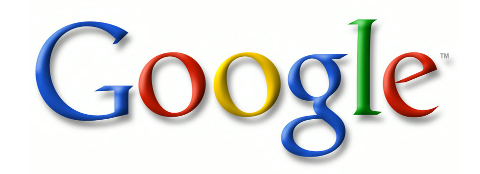






Nicholas Magrath's

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Lemm. Act I Scene

Salome. Ye [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Pages 8 8 7 8 9

Page 137. Camille

Page 211. Augier.

LES

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

de Messieurs

CORNEILLE.

TOME PREMIER.



TABLE

DES PIECES CONTENUES
Dans ce premier Volume.



LES

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

de Messieurs

CORNEILLE,

AVEC

LE JUGEMENT DES SÇAVANS

à la suite de chaque Piece.

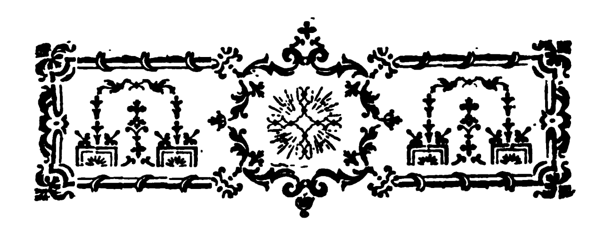
TOME PREMIER.



A OXFORD.

M. DCC. LX.

1760.



PRÉFACE.

UN Magiſtrat également diſtingué par ſa naiſſance & par ſon mérite, a dit de ce Recueil qu'il ſeroit le *Corneille des Dames* : c'eſt en juger avec autant de vérité que de délicateſſe. Une femme qui a des prétentions dans le monde littéraire, & qui veut avoir les honneurs du bel eſprit, eſt ordinairement jalouſe de décider ſouverainement de la beauté d'une piéce & du mérite de l'Auteur : elle n'ambitionne que le droit & le plaiſir de faire prévaloir ſon ſentiment ſur les ouvrages de goût, ſans avoir eu la peine de le méditer & de le réfléchir. La lecture des trois Volumes que nous préſentons au Public, garantira au moins quelques-unes de ſes déciſions. Combien en voyons-nous encore qui s'érigent un petit Tribunal à moins de frais ? il leur ſuffit d'avoir lu les titres des Piéces dont

on leur parle, & d'aller quelquefois aux Spectacles, pour dire hautement : *vingt fois j'ai vu Polyeucte, Ariane, le Comte d'Essex, & j'y ai pleuré vingt fois.*

> A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
> *Despr. Sat. III.*

On s'est flatté que cette Edition des Chef-d'Œuvres Dramatiques de Mrs Corneille ne seroit pas reçue moins favorablement des Connoisseurs les plus capables d'en juger. L'Editeur n'a rien négligé pour la perfectionner. Le papier, les caracteres, l'exactitude de la correction, le choix des Piéces méritent qu'on lui donne quelque préférence sur dix-neuf Volumes que l'on n'achete qu'à regret, & dont on voudroit retrancher la plus grande partie.

Mais pourquoi, dira-t-on, oublier les restes précieux du génie sublime qui inspira ces deux illustres Poëtes ? De ces débris magnifiques on pourroit encore élever un Théatre qui seroit le Temple de leur gloire.

On sçait qu'il se trouve dans les autres Piéces de Mrs Corneille des caracteres heureux, des situations intéressantes,

des Scénes admirables, comme celle d'Agésilas & de Lysander, celle d'Attila qui délibére s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve; le cinquiéme Acte de Pulchérie est parfaitement beau: mais après tout ce ne sont que des traits dispersés qui feront souvenir aux Historiens du Théatre François que ces Piéces sont de P. Corneille.

Quelques Comédies de ces deux Auteurs sont fort plaisantes & pleines d'esprit, comme *le Menteur*, *Dom Bertrand de Cigaral*, *le Geolier de soi-même*: mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit alors inconnue, on ne songeoit point aux mœurs & aux caracteres:

> C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si moins ami du Peuple, &c.
>
> *Desp. Art Poët. Chant III.*

M. de Fontenelle prétend que P. Corneille est un grand Homme dans tous ses Ouvrages, si on le compare à son siecle. Il faut l'être par rapport à tous les siecles où le goût & les Arts ont atteint leur perfection. Nous osons même avancer que l'esprit géométrique est déplacé dans une décision de ce genre, & qu'elle n'a

pas dû nous engager à conserver au Théatre des Piéces qui ne méritent plus d'y paroître. Avouons-le, P. Corneille n'est point le grand Corneille dans Mélite, dans Pertharite, dans Suréna. Celles que nous avons choisies feront connoître au Lecteur que la Scéne Françoise ne lui seroit pas moins redevable qu'à son frere, & qu'il mériteroit de marcher à ses côtés, s'il s'étoit uniquement livré à ce genre de Poësie Dramatique qui intéresse le cœur, & où il égale M. Racine.



LE CID,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roi de Castille.

D. URRAQUE, Infante de Castille.

D. DIEGUE, pere de D. Rodrigue.

D. GOMÈS, Compte de Gormas, pere de Chimene.

D. RODRIGUE, amant de Chimene.

D. SANCHE, amoureux de Chimene.

D. ARIAS, }
D. ALONSE, } Gentilshommes Castillans.

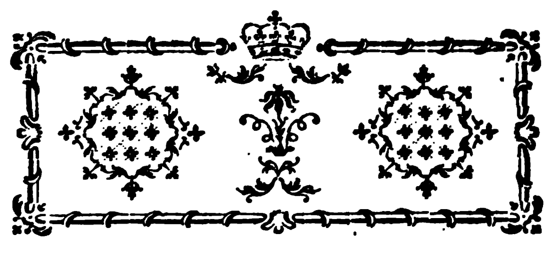
CHIMÉNE, fille de D. Gomès.

LEONOR, Gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, Gouvernante de Chimene.

UN PAGE de l'Infante.

La Scène est à Séville.



LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincere?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pere?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et si je ne m'abuse, à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Aprens-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.

Que t'a-t-il répondu sur la secrette brigue
Que font auprès de toi D. Sanche & D. Rodrigue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me panche d'un côté ?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'espérance ;
Et sans les voir d'un œil trop sévére, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pere à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche & son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et puisqu'il faut encor vous en faire un recit,
Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang, noble, vaillant, fidéle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
D. Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image ;
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son pere en son tems sans pareille,
Tant qu'a duré sa force a passé pour merveille ;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere ;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.
Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;
Mais à ce peu de mots, je crois que sa pensée
Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel dégré d'honneur,
Ce choix n'est pas douteux ; & sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival.

Et puisque D. Rodrigue a résolu son pere,
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son tems;
Et si tous vos desirs seront bientôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joie, & s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers;
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement deçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimene de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard;
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

LEONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet. Je l'ai preſque forcée
A recevoir les traits dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main ;
Et par moi D. Rodrigue a vaincu ſon dédain.
Ainſi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe ?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-t-il malheureuſe alors qu'ils ſont heureux ?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſcrette.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Ecoute quels aſſauts brave encor ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne ;
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur ;
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LEONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme.
Une grande princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple cavalier !
Et que diroit le Roi ? Que diroit la Caſtille ?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles ames
Le seul mérite a droit de produire des flammes.
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.
La surprise des sens n'abat point mon courage;
Et je me dis toujours, qu'étant fille de Roi,
Tout autre qu'un Monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre;
Je mis au lieu de moi Chimene en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hymenée,
Tu vois que mon répos en dépend aujourd'hui,
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui.
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture;
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimene a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, & mon esprit gueri.
Je souffre cependant un tourment incroyable;
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable;
Je travaille à le perdre, & le perds à regret;
Et de-là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne,
Je sens en deux partis mon esprit divisé,
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé,
Cet hymen m'est fatal, je le crains, & souhaite,
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite;
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire;
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.
Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant,
Votre vertu combat, & son charme, & sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
Espérez donc tout d'elle, & du secours du tems;
Espérez tout du ciel, il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCENE IV.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimene vous vient voir.

L'INFANTE *à Leonor.*

Allez l'entretenir dans cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.



SCENE V.

L'INFANTE *seule.*

JUste ciel, d'où j'attends mon reméde,
Mets enfin quelque borne au mal qui me posséde,
Assure mon repos, assure mon honneur,
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet hymenée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimene,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCENE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éléve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'ils sçavent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand un Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre;
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter les nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme appui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer
brille,
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille;
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque inſtant, pour rehauſſer ma
gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire.
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'eſſai de ſon courage à l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire;
Et pour repondre en hate à ſon grand caractére,
Il verroit.....

D. DIEGUE.

Je le ſçai, vous ſervez bien le Roi,
Je vous ai vu combattre, & commander ſous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné ſur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Acheve, & prens ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIEGUE *après que son épée est tombée.*

O Dieu! Ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu. Fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCENE VII.

D. DIEGUE *seul.*

O Rage ! O désespoir ! O vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans hon-
neur ;
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sçu rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.



SCENE VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere
L'éprouveroit ſur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colére !
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois mon ſang à ce noble courroux :
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Vien, mon fils ; vien, mon ſang, vien réparer ma honte,
Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un ſoufflet. L'inſolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie ;
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu tout couvert de ſang & de pouſſiére,
Porter par-tout l'effroi dans une armée entiére.

J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez

D. DIEGUE.

Le pere de Chimene.

D. RODRIGUE.

Le....

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, & plus grande est l'offense.
Enfin tu sçais l'affront & tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi ;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, & nous venge.

SCENE IX.

D. RODRIGUE *seul.*

PErcé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprevue aussi-bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue
Céde au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu recompensé !
O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chimene

Que je ſens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéreſſe ;
Il faut venger un pere & perdre une maîtreſſe ;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infame,
Des deux côtés mon mal eſt infini,
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laiſſer un affront impuni ?
Faut-il punir le pere de Chimene ?

Pere, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie ;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame généreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur ;
Fer, qui cauſe ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimene ?

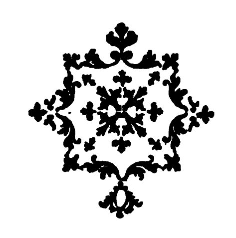
Il vaut mieux courir au trépas ;
Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon pere ;
J'attire en me vengeant ſa haine & ſa colére,
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chimene.

Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon !

Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'hônneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimene.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse ;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déja de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,
Si l'offenseur est pere de Chimene.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMT

LE COMTE.

JE l'avoue entre nous, mon ſang un peu trop cha
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans remède

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage céde,
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe ;
Le rang de l'offenſé, la grandeur de l'offenſe ;
Demandent des devoirs, & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à ſon gré diſpoſer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute eſt ſuivie.
Le Roi vous aime encore, appaiſez ſon courr'oux,
Il a dit, *Je le veux.* Déſobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ai d'eſtim
Déſobéir un peu n'eſt pas un ſi grand crime ;
Et quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices préſens,
Pour le faire abolir, ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoiqu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais à ſon ſujet un Roi n'eſt redevable :

Vous vous flattez beaucoup, & vous devez sça-
voir
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.
Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.
Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.
Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'Etat périra s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.
Quoi! Vous craignez si peu le pouvoir souverain....

LE COMTE.
D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne;
Et ma tête en tombant feroit cheoir sa couronne.

D. ARIAS.
Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.
Le conseil en est pris.

D. ARIAS.
Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.
Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.
Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.
Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.
Adieu donc, puisqu'envain je tâche à vous résou-
dre.
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.
Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diegue satisfait.

(*seul.*)

Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces,
J'ai le cœur au-dessus des plus fiéres disgraces,
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE VII.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien Don Diegue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute,
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son tems? Le sçais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte;
Sais-tu que c'est son sang? Le sçais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais sçavoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître;
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sçais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son pere il n'est rien d'impossible,
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur, qui paroît au discours que tu tiens;
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sçais ta passion, & suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette v
toire ;
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire :
On te croiroit toujours abattu sans effort ;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir,

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir ; & le fils dégénére
Qui survit un moment au deshonneur du pere.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONO

L'INFANTE.

APpaise, ma Chimene, appaise ta douleur,
Fais agir ta constance en ce coup de malheu
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuag
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennui n'ose rien espérer.
Un orage si prompt, qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en sçaurois douter, je peris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,
Et je vous en contois la premiére nouvelle
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le recit fatal, si-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers desirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre,
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déja le Roi les veut accommoder;
Et tu sçais que mon ame à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point,
De si mortels affronts ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,
La haine que les cœurs conservent au-dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra Don Rodrigue & Chimene,
Des peres ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espére,
D. Diégue est trop altier, & je connois mon pere.

Je ſens couler des pleurs que je veux retenir ;
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? D'un vieillard l'impuiſſante foibleſſe ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeuneſſe.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,
Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colére.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage !
Soit qu'il céde ou réſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

L'INFANTE.

Chimene a l'ame haute, & quoiqu'intéreſſée,
Elle ne peut ſouffrir une baſſe penſée ;
Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah ! Madame ! En ce cas je n'ai plus de ſouci.



SCENE IV.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui....

CHIMENE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce Palais ils ſont ſortis enſemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui ſembloient tout bas ſe quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HElas! que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude!
Je pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimene
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine ;
Et leur division que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui régne dans votre ame
Se rend-t-elle si-tôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi.
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chere,
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espere ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimene a perdu.

LEONOR.

Vous laissez cheoir ainsi ce glorieux courage ;
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poisor
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LEONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est dou
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sçais que trop ; mais si ma vertu céde,
Apprens comme l'amour flatte un cœur qu'il p
séde.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte,
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Com
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix ;
Et mon amour flatteur déja me persuade
Que je le vois assis au thrône de Grenade,

Les Mores subjugués trembler en l'adorant ;
L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant ;
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter de-là les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers ;
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers ;
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

LEONOR.

Hé bien, ils se battront, puisque vous le voulez ;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? Je suis folle, & mon esprit s'égare ;
Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.
Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

LE Comte est donc si vain & si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu ;
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Juſtes cieux ! Ainſi donc un ſujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire !
Il offenſe D. Diegue, & mépriſe ſon Roi !
Au milieu de ma Cour il me donne la loi !
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand capitaine
Je ſçaurai bien rabattre une humeur ſi hautaine :
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'eſt que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle inſolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;
(*à D. Alonſe*)
Mais puiſqu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non, vous aſſurer de lui.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. SANCHE.

PEut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle ;
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur ſi généreux ſe rend mal aiſément :
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taiſez-vous ; & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais ; mais de grace encor, Sire ;
Deux mots en ſa défenſe.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

'une ame accoutumée aux grandes actions
ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions.
n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte;
'eſt à ce mot ſeul qu'a réſiſté le Comte.
ouve en ſon devoir un peu trop de rigueur;
ous obéiroit, s'il avoit moins de cœur.
nmandez que ſon bras nourri dans les allarmes
are cette injure à la pointe des armes;
tisfera, Sire, & vienne qui voudra,
endant qu'il l'ait ſçu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

ıs perdez le reſpect; mais je pardonne à l'âge,
'excuſe l'ardeur en un jeune courage.
In Roi, dont la prudence a de meilleurs objets,
meilleur ménager du ſang de ſes ſujets;
eille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
nme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
ſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
ıs parlez en Soldat, je dois agir en Roi;
quoiqu'on veuille dire, & quoiqu'il oſe croire,
Comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
illeurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
ui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
taquer à mon choix, c'eſt ſe prendre à moi-même,
aire un attentat ſur le pouvoir ſuprême.
n parlons plus. Au reſte, on a vu dix vaiſſeaux
nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
s la bouche du fleuve ils ont oſé paroître.

D. ARIAS.

Mores ont appris par force à vous connoître;
ant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
ſe plus hazarder contre un ſi grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le thrône de Castille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils sçavent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger;
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les améne.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la garde aux murs & sur le port,
C'est assez pour ce soir.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort.
D. Diégue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai sçu l'affront, j'ai prévu la vengeance;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimene à vos genoux apporte sa douleur,
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

SCENE IX.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
Chimene, je prens part à votre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

(*à D. Diégue.*)

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous ;
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prens courage, ma fille, & sçache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut servir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misere est suivie.
Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé sans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir,

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa plaie & hâtoit ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance,
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, & brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon pere est mort, j'en demande vengeance ;
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, & le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

D. Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux
Au bout de leur carriere un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade ;
Ce que n'a pu jamais Arragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre cour l'a fait presqu'à vos yeux.
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
Si Chiméne se plaint qu'il a tué son pere,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimene,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
Mérite en plein Conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimene en sa maison,
Don Diegue aura ma cour & sa foi pour prison,
(à Don Arias.)
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prens du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait ? Où viens-tu misérable ?
D. RODRIGUE.
Suivre le triste cours de mon sort déplorable.
ELVIRE.
Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ! Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte ?
Ne l'as-tu pas tué ?
D. RODRIGUE.
Sa vie étoit ma honte,
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.
ELVIRE.
Mais chercher ton azile en la maison du mort !
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?
D. RODRIGUE.
Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimene,
Je mérite la mort de mériter sa haine ;
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche & le coup de sa main.
ELVIRE.
Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,
A ses premiers transports dérobe ta présence ;

Va ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colére;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimene est au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci,
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misere,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere?
Elle va revenir, elle vient, je la voi;
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,
Votre colere est juste & vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort;
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous sçavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur,
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes,
La voie en est plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend;
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame & tous mes déplaisirs.
Mon pere est mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Repoſez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah! que mal à propos,
Dans un malheur ſi grand tu parles de repos!
Par où ſera jamais ma douleur appaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée;
Et que dois-je eſpérer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore!

CHIMENE.

C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere;
Il l'attaque, il le preſſe, il céde, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
Mais en ce dur combat de colere & de flamme
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame;
Et quoique mon amour ait ſur moi de pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige,
Mon cœur prend ſon parti; mais malgré ſon effort,
Je ſcai ce que je ſuis, & que mon pere eſt mort.

ELVIRE.

Penſez-vous le pourſuivre?

CHIMENE.

Ah! cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée!
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir;
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un deſſein ſi tragique,
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! mon pere étant mort, & presqu'entre mes bras,
Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;
Contre un amant si cher, vous avez assez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

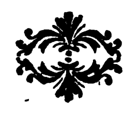
Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui ?



SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

HE bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? Et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après ne me répons qu'avec cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimene.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
ıi reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

garde-le plutôt pour exciter ta haine,
ur croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

ıſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

CHIMENE.

ı! Quelle cruauté, qui tout en un jour tue
pere par le fer, la fille par la vue!
:e-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir;
ı veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
ɜ finir par tes mains ma déplorable vie;
ır enfin, n'attens pas de mon affection
ı lâche repentir d'une bonne action.
rréparable effet d'une chaleur trop prompte
ɜshonoroit mon pere, & me couvroit de honte;
ı ſçais comme un ſoufflet touche un homme de cœur,
vois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon pere,
le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
ɜ n'eſt pas qu'en effet contre mon pere & moi
a flamme aſſez long-temps n'ait combattu pour toi,
ge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe
i pu délibérer ſi j'en prendrois vengeance,
ɜduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
i penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt;
me ſuis accuſé de trop de violence;
ta beauté ſans doute emportoit la balance,

A moins que d'oppoſer à tes plus forts appas
Qu'un homme ſans honneur ne te méritoit pas;
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux, me haïroit infâme,
Qu'écouter ton amour, obéir à ſa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encore; & quoique j'en ſoupire,
Juſqu'au dernier ſoupir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je ſcais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celui qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! Il eſt vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Je ſçais ce que l'honneur après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage:
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais auſſi, le faiſant, tu m'as appris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire,
Elle a vengé ton pere & ſoutenu ta gloire;
Même ſoin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à ſoutenir, & mon pere à venger.
Hélas! Ton intérêt ici me déſeſpére;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allegement qu'elle eût pu recevoir;

Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chere eut essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attens pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition:
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, & je te l'abandonne,
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice;
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu la dois défendre,
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir;
Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne;
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chimene, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a sçu venger l'offense;
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner?

Je ſuivrai ton exemple ; & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! Quoique je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits ?
Quand on ſçaura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'impoſture ?
Force-les au ſilence ; & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie ;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Elève au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sçachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime ;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit ſortir mon honneur court hazard.
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſçavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence ;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colere,
Je ferai mon possible à bien venger mon pere ;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de miseres !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût cru !

D. RODRIGUE.

Chimene qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que notre heur fût si proche, & si-tôt se perdît !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMENE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors, & sur-tout garde bien qu'on te voi

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer;
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE *seul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite allégresse;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne sçaurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville:
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si so:
bre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombr
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raiso
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.

Juſtes cieux ! Me trompai-je encore à l'apparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance ?
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucés,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoupirs à ma joie;
Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te déſavouer,
Tu l'as bien imitée; & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiſer cette joue, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins,
Etant ſorti de vous & nourri par vos ſoins;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie :

Mais parmi vos plaiſirs, ne ſoyez point jaloux,
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate,
Aſſez & trop long-temps votre diſcours le flatte:
Je ne me repens point de vous avoir ſervi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire;
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes;
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maîtreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! Que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſçavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge,
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage, & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure,
Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encor, ſi je n'eſpére plus!
Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chimene,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;
Ton Prince & ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville, & piller la contrée ;
Les Mores vont descendre ; & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les aménent sans bruit.
La cour est en désordre, & le peuple en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis ;
Qui sçachant mon affront, poussé d'un même zèle ;
Se venoient tous offrir à venger ma querelle :
Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande ;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord,
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;
Prens-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,
Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ;
Ne borne point ta gloire à venger un affront.
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chimene au silence.
Si tu l'aimes, aprens que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles ;
Vien, sui-moi, va combattre, & montrer à ton Roi,
Que ce qu'il perd au Comte, il le recouvre en toi.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est-ce point un faux bruit ? Le sçais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte ;
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entiere, & deux Rois prisonniers ;
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu sçavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui par-tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie & l'objet & l'auteur,
Son ange tutelaire, & son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais Don Diégue ravi lui présente enchainés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés ;
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur ! Reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie.
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, & mon cœur y consent !
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !
Silence, mon amour, laisse agir ma colere :
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere.
Ces tristes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur ;
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime ;
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens ;
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir ;
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;
Attaquez sans rien craindre une main triomphante ;

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.



SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.
CHIMENE.
Prenez bien plutôt part à la commune joie ;
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer ;
Le péril dont Rodrigue a sçu nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes ;
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes :
Il a sauvé la ville, il a servi son Roi,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.
L'INFANTE.
Ma Chimene, il est vrai qu'il a fait des merveilles.
CHIMENE.
Déja ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entens par-tout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.
L'INFANTE.
Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a sçu jadis te plaire,
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix ;
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.
CHIMENE.
Chacun peut la vanter avec quelque justice ;
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice ;
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut ;

Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprens son mérite, & plus mon feu s'augmente ;
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime,
L'effort que tu te fis, parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore ;
Le soutien de Castille, & la terreur du More ;
Le Roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton pere en lui seul se voit ressuscité ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique ;
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ! pour venger un pere est-il jamais permis
De livrer sa Patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser ;
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie ;
Ote-lui ton amour ; mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah ! Ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un Roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un pere
Notre devoir attaque une tête si chere :
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les interêts du sang.
Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme,
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi ;
Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le Roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuser ; mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimene, à ce que tu veux faire,
Adieu. Tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choisir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE,

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire & l'apui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,

Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi
Le moyen, ni l'espoir de s'acquiter vers toi.
Mais deux Rois tes captifs seront ta récompense,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
Qu'il comble d'épouvante & Grenade & Tolède;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
D'un si foible service elle fait trop de compte;
Et me force à rougir devant un si grand Roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sçai trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire;
Et quand je le perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquitent pas avec même courage;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, & de cette victoire
Appren-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sçu qu'en ce danger pressant
Qui jetta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon pere assemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée.....
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la cour je hazardois ma tête,

Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'état défendu me parle en ta défense.
Croi que dorénavant Chimene a beau parler;
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursui.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance;
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cens; mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantés reprenoient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même;
Et se tenant cachée aide à mon stratagême;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous; & d'un commun effort
Les Mores & la mer montent jusqu'au port.
On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,
Point de soldats au port, point aux murs de la ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent,

Nous nous levons alors ; & tous en même temps,
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paroiſſent armés, les Mores ſe confondent,
L'épouvante les prend à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus,
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre ;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs Princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir ſans avoir combattu
Arrête leur déſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées,
Et la terre & le fleuve, & leur flotte & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés ſans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun ſeul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit diſcerner où le ſort inclinoit !
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & ſoutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouſſer à leur tour ;
Et ne l'ai pu ſçavoir juſques au point du jour.
Mais enfin ſa clarté montre notre avantage,
Le More voit ſa perte, & perd ſoudain courage ;
Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables,
Pouſſent juſques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſidérer
Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.
Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte,

Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagés parmi nous;
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment, & vendent bien leur vie;
A se rendre moi-même en vain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas.
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattans.
C'est de cette façon que pour votre service....

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimene vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir;
Pour tous remercimens il faut que je te chasse;
Mais avant que sortir, vien que ton Roi t'embrasse.
(*D. Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chimene le poursuit, & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin soyez contente;
Chimene, le succès répond à votre attente,
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
(*à D. Diegue.*)
Voyez comme déja sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme; & d'un amour parfait
Dans cette pamoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMENE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour;
Et te conserve encore un immuable amour;
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisir nous rend tous languissans;
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible;
Chimene, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur;

Nommez ma pamoiſon l'effet de ma douleur,
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite ;
Son trépas déroboit ſa tête à ma pourſuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays ;
Ma vengeance eſt perdue, & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe ;
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaud.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie ;
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flétrie :
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime ;
Elle aſſure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers ;
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers ;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidere,
Digne d'être immolée aux mânes de mon pere.
Hélas ! à quel eſpoir me laiſſai-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépriſe ?
Pour lui tout votre empire eſt un lieu de franchiſe ;
Là ſous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis ;
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Au crime du vainqueur ſert d'un nouveau trophée.
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces tranſports ont trop de violence,
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'aggreſſeur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maître ;

Et ta flamme en secret rend graces à ton Roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colere !
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon pere !
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes,
C'est par-là seulement qu'il a sçu m'outrager,
Et c'est aussi par-là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête,
Oui, qu'un deux me l'apporte, & je suis sa conquête,
Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un état.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, & soutient le coupable;
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime;
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoi ! Sire, pour lui seul vous renversez des loix
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie;
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire,
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire;

Le Comte eut de l'audace, il l'en a ſçu punir;
Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe;
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place;
Et le prix que Chimene au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers feroit ſes ennemis.
L'oppoſer ſeul à tous feroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſis qui tu voudras, Chimene, & choiſis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne;
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſeroit prendre à lui?
Qui ſe hazarderoit contre un tel adverſaire?
Qui ſeroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'aſſaillant;
Je ſuis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

(à Chimene.)

Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe,
Madame, vous ſçavez quelle eſt votre promeſſe.

D. FERNAND.

Chimene, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage;
On eſt toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse:
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(*à D. Arias.*)

Vous seul des combattans jugerez la vaillance;
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur;
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
Je le veux de ma main présenter à Chimene;
Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi.

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte,
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
Cet immuable amour, qui sous vos loix m'engage,
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, & se croit déja mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,
Va combattre Don Sanche, & déja désespere!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sçait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.

J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.
Mais défendant mon Roi, son peuple & mon pays;
A me défendre mal, je les aurois trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort j'en accepte l'arrêt;
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups,
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent;
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance;
Prescrit à ton amour une si forte loi,
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi;
En cet aveuglement ne perd pas la mémoire,
Qu'ainsi que de ta vie, il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu;
Quand on le sçaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chere;
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon pere;
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession.
Je t'en vois cependant faire si peu de compte;
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?

Quoi! N'es-tu généreux que pour me faire outrage!
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre;
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre,
On sçait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que dessous les cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement: *Il adoroit Chimene,*
Il n'a pas voulu vivre, & mériter sa haine,
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort;
Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eût refusé, eût pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
Préférant quelque espoir qu'eût son ame asservie;
Son honneur à Chimene, & Chimene à sa vie.
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche;
Défens-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.

Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte?
Paroissez Navarois, Mores & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,
Unissez-vous ensemble, & faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée;
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE *seule.*

T'Ecouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
Pauvre Princesse auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de Roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes desirs!
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?

O cieux ! A combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare ;
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix ;
Bien qu'aux Monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix ;
Après avoir vaincu deux Rois,
Pourrois-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Ne fait-il pas trop voir ſur qui tu dois régner ?

Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chimene,
Le don que j'en ai fait me nuit ;
Entr'eux la mort d'un pere a ſi peu mis de haine,
Que le devoir du ſang à regret le pourſuit :
Ainſi n'eſpérons aucun fruit
De ſon crime ni de ma peine,
Puiſque pour me punir le deſtin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LEONOR.

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;
Vous sçavez le combat où Chimene l'engage.
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ?
Car Chimene aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son combattant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses :
Don Sanche lui suffit, & mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiere fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir ;
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur

A l'envi de Chimene adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un Roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme.
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux Rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimene;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé;
Vien me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je souffre, & que je suis à plaindre
Je ne sçai qu'espérer, & je vois tout à craindr
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes;
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vengeance, ou mon amant e
mort.

ELVIRE.

1 & d'autre côté je vous vois soulagée ;
vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
uoique le destin puisse ordonner de vous,
utient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

oi ! l'objet de ma haine, ou bien de ma colere ;
assin de Rodrigue, ou celui de mon pere !
ous les deux côtés on me donne un mari,
or tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
tous les deux côtés mon ame se rebelle,
rains plus que la mort la fin de ma querelle.
z, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
s n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
oi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
mine ce combat sans aucun avantage,
faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

eroit vous traiter avec trop de rigueur.
combat pour votre ame est un nouveau supplice,
vous laisse obligée à demander justice,
moigner toujours ce haut ressentiment,
oursuivre toujours la mort de votre amant.
lame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
couronnant le front, vous impose silence,
e la loi du combat étouffe vos soupirs ;
ue le Roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

and il sera vainqueur crois-tu que je me rende ?
n devoir est trop fort, & ma perte trop grande ;
e n'est pas assez pour leur faire la loi,
e celle du combat & le vouloir du Roi.
eut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine ;
is non pas avec lui la gloire de Chimene ;
uoi-qu'à sa victoire un Monarque ait promis ;
n honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange;
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espére?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur?
Allez dans le caprice où votre honneur s'obstine,
Vous ne meritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure;
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux si je le puis, les éviter tous deux,
Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non, qu'une folle ardeur de son côté me panche;
Mais s'il étoit vaincu, je serois à D. Sanche,
Cette appréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OBligé d'apporter à vos pieds cette épée.......

CHIMENE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempee?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?

Eclate;

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere est satisfait, cesse de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis....

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore?
Va, tu l'as pris en traître, un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espére rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter...

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimois, vous l'avez sçu; mais pour venger mon pere
J'ai bien voulu proscrire une tête si chere.
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, & sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée;

J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour;
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense;
Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimene, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort;
Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue;
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé,
Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hazardé pour Chimene;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour;
Et soudain sa colere a trahi son amour
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,

Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;
Une louable honte en vain t'en sollicite,
Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,
Ton pere est satisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose,
Ayant tout fait pour lui, fais pour toi quelque chose ;
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chérement.

SCENE DERNIERE.

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

SEche tes pleurs, Chimene, & reçoi sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta Princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pere,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,

J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais si ce fier honneur toujours inexorable
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impossible:
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire;
Et dites quelquefois en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimé, il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire;
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire;
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et quand un Roi commande on lui doit obéir.
Mais à quoi que déja vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cette hymenée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire;
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de la gloire
Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui sans marquer de temps lui destine ta foi,
Prens un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes;

Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts;
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle,
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimene, & pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espére en ton courage, espére en ma promesse;
Et possédant déja le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance, & ton Roi.

FIN.





JUGEMENT DE LA TRAGÉDIE, OU TRAGI-COMÉDIE DU CID.

DANS toutes les pièces Dramatiques que Mr. Corneille *avoit données auparavant celle-ci, il n'avoit encore paru que comme un des premiers Poëtes du théâtre françois; & s'il n'avoit point eu de supérieurs, du moins s'étoit-il laissé donner des égaux. Mais le Cid l'éleva si fort au dessus d'eux, qu'il ne leur a pas été possible, ni à toute la troupe des Poëtes dramatiques joints ensemble, de l'atteindre depuis ce tems-là.*

L'émulation de ceux qui avoient été ses concurrens jusqu'alors, se tourna en une jalousie qui donna encore un nouvel éclat à l'Ouvrage de Mr. Corneille*; & l'inutilité des efforts qu'on fit contre lui, quoique appuyés de toute l'autorité du Ministère, ne servit qu'à l'affermir dans sa nouvelle supériorité, & à lui assurer pour toujours la Principauté du théâtre.*

Mr. Pelisson *dit qu'il n'est pas aisé de s'imaginer avec quelle approbation le Cid fut reçu de la Cour & du Public. On ne pouvoit se lasser de le voir; on n'entendoit parler d'autre chose dans les Compagnies; chacun en sçavoit quelque partie par cœur; on le faisoit apprendre aux enfans; & il s'est fait dans les Provinces du Royaume une espèce de Proverbe de la maniere de dire,* beau comme le Cid.

Tout le monde ne voulut pas joindre ſa voix parmi ces bruits & ces acclamations, & les envieux du Cid non contens de ſe taire, chercherent dès-lors les moyens d'impoſer ſilence au public. Leur parti ſe trouva fortifié par le grand Cardinal de Richelieu *qui voulut bien honorer Mr.* Corneille *de ſa jalouſie; & qui ſans perdre ſon caractere de Miniſtre libéral en continuant toujours ſes gratifications à un homme qu'il conſidéroit comme poëte en général, entreprit en qualité d'Auteur & de bel eſprit, de lui faire des affaires comme à l'auteur du Cid, par un pur déplaiſir qu'il avoit de voir toutes les Pièces de théâtre des autres, & ſur-tout celles où il avoit quelque part, entierement effacées par celle-là.*

Celui qui commença, dit Mr. Peliſſon, *fut Mr.* De Scudéry *qui publia ſes* Obſervations *contre le Cid, premierement pour ſe ſatisfaire lui-même, & enſuite pour plaire au Cardinal, qui forma de toutes ſes Créatures, tant à la cour qu'à la ville, un parti pour l'oppoſer à celui des Approbateurs du Cid. Le Cardinal, ravi d'avoir trouvé en* Scudéry *un homme qui voulût être partie de* Corneille, *le porta à ſoumettre ſes Obſervations au Jugement de l'Académie; & il obligea cette Aſſemblée malgré toute ſa répugnance & toutes ſes raiſons, d'examiner juridiquement la Tragi-comédie & les Obſervations, & d'en faire une cenſure dans les formes ordinaires.*

L'Académie aſſemblée le 16 Juin 1637, nomma Meſſieurs de Bourzey, Chapelain *&* Deſmareſt *pour examiner le Cid & les* Obſervations. *La tâche de ces trois Commiſſaires n'étoit que pour l'Examen du corps de l'Ouvrage en gros; & quinze jours après on commit quatre autres Académiciens pour celui des Vers en particulier. Ces derniers qui étoient Meſſieurs de* Ceriſy, Gombaud, Baro *&* l'Etoile *s'acquiterent de leur Commiſſion, de quel-*

que maniere que ce fut ; & l'Académie ayant délibéré en diverses conférences ordinaires & extraordinaires sur leurs remarques, Mr. Desmarests *eut ordre enfin d'y mettre la derniere main.*

Mais l'Examen de l'Ouvrage en gros ne fut pas une chose si facile à ces Messieurs. Mr. Chapelain *l'un des trois Commissaires fit un corps de ses Réflexions qui fut présenté au Cardinal, qui n'en fut pas entierement satisfait, & qui y fit des Apostilles par lesquelles il faisoit connoître qu'il eût souhaité qu'on eût déclaré la piéce du Cid entierement irréguliere. Il manda néanmoins que la substance en étoit bonne, mais qu'il falloit y jetter quelques poignées de fleurs. L'ouvrage fut donné à polir par Délibération de l'Académie à Messieurs de* Serizay, Cerizy, Gombaud, *&* Sirmond. Cerizy *le coucha par écrit, &* Gombaud *fut nommé pour la derniere révision du style. Tout fut lu & examiné par la Compagnie en diverses assemblées ordinaires & extraordinaires, comme s'il eût été question de la ruine ou du salut de l'Etat, & on le mit enfin sous presse.*

Le Cardinal ayant vu les premieres feuilles, n'en fut point content, & sous prétexte que Mr. de Cerizy *y avoit mis trop de fleurs, il fit arrêter l'impression. S'étant expliqué ensuite sur la maniere dont il vouloit qu'on écrivît cet ouvrage, il en donna la charge à Mr.* Sirmond *qui ne le satisfit point encore. Il fallut enfin que Mr.* Chapelain *reprît tout ce qui avoit été fait tant par lui que par les autres. Il en composa le petit livre que nous avons sous le Titre de* Sentimens de l'Académie françoise sur la Tragi-Comédie du Cid ; *ouvrage qui coûta cinq mois de travail à l'Académie & au Cardinal, sans que durant tout ce tems-là ce Ministre qui avoit toutes les affaires du Royaume sur les bras, & toutes celles de l'Europe dans la tête, se lassât*

de ce dessein, & relachât rien de ses soins pour cet ouvrage, comme nous l'aprenons de Mr. Pelisson.

Voici en gros quels sont les principaux sentimens de l'Académie sur le Cid. Mr. de Scudéry *& les autres Adversaires de Mr.* Corneille, *n'ont point eu raison d'accuser cette pièce d'irrégularité & de dire que le sujet n'en vaut rien; qu'on n'y trouve ni nœud ni intrigue, & qu'on en devine la fin si-tôt qu'on en a vu le commencement. Ce qu'il y a à dire, c'est que l'intrigue n'est pas vraisemblable. Ainsi le sujet du Cid est défectueux, au jugement de cette Assemblée, en sa plus essentielle partie, parce qu'il manque de l'un & de l'autre vraisemblable, que prescrit Aristote du commun & de l'extraordinaire. L'art lui a manqué lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & pour avoir fait consentir* Chimene *à épouser Rodrigue le jour même qu'il avoit tué le Comte son pere.*

L'Académie condamne aussi les mœurs attribuées à Chimene, *qui contre la bienséance de son sexe paroît amante trop sensible, & fille trop dénaturée; & elle juge qu'il a mis d'ailleurs trop d'inégalité dans ses mœurs.*

En un mot elle a remarqué diverses fautes de jugement dans toute la conduite de l'ouvrage, elle s'est déclarée particulierement contre tout l'Episode de l'Infante; elle prétend que le théâtre est très-mal entendu dans ce Poëme, & qu'une même scène y représente plusieurs lieux. C'est un défaut que l'on trouve dans la plupart de nos Poëmes Dramatiques qui avoient paru jusqu'alors, mais l'auteur du Cid s'étant resserré si étroitement pour y faire rencontrer l'unité de jour, devoit aussi s'efforcer d'y faire rencontrer l'unité de lieu, dont le défaut ne peut produire dans l'esprit du spectateur que de la confusion & de l'obscurité.

L'Académie a censuré aussi plusieurs endroits de la Versification, qui servent au moins à nous persuader qu'il y a peu d'ouvrages en vers dont la diction soit parfaitement correcte; mais sur ce qu'on accusoit l'auteur de plusieurs larcins, elle témoigne qu'il y a bien peu de choses imitées où il soit demeuré au dessous de son original; qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient; & qu'il y a ajouté beaucoup de choses de son propre fonds, qui ne cédent en rien à celles du premier auteur.

L'Académie ne se seroit acquittée que de la moitié de ses fonctions, si après avoir montré les défauts du Cid, elle n'eût découvert en même-tems la cause & la source de cette approbation si extraordinaire, dont le peuple l'avoit prévenu. Il semble même qu'elle auroit dû commencer à ruiner les fondemens de cette approbation avant que d'établir sa censure. Quoi qu'il en soit, elle dit, » que les passions violentes bien exprimées, font souvent dans ceux qui les voient » une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les » ressentent véritablement, qu'elles ôtent à tous la » liberté de l'esprit, & font que les uns se plaisent à » voir representer les fautes que les autres se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mouvemens, selon ces Messieurs, qui ont tiré des spectateurs du Cid cette grande approbation, & qui » doivent aussi la faire excuser. L'Auteur s'est facilement rendu maître de leur ame, après y avoir » excité le trouble & l'émotion; leur esprit flatté » par quelques endroits agréables, est devenu aisément flatteur de tout le reste; & les charmes éclatans de quelque partie leur ont donné de l'amour » pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles; ils eussent » vu les défauts de cette Piéce, s'ils ne se fussent » point trop arrêtés à en regarder les beautés. Mais » d'un autre côté les sçavans & les experts de l'art

» *doivent souffrir avec quelque indulgence les irré-*
» *gularités d'un ouvrage qui n'auroit pas eu le bon-*
» *heur d'agréer si fort au commun, s'il n'avoit des*
» *graces qui ne sont pas communes.*

Voilà quel fut le sentiment de l'Académie sur le Cid ; mais si nous en croyons M. Corneille, *ou celui qui prit son nom, ce ne fut ni celui de la ville ni celui du peuple. Ce n'est pas qu'il ne convînt lui-même de l'équité qui paroît dans une bonne partie de ces censures, mais il prétendoit avoir remporté le témoignage de l'excellence de sa piéce par le grand nombre de ses réprésentations, par la foule extraordinaire des spectateurs de tout état & de toute condition, & par les acclamations générales qu'elle avoit reçues. Et quoi qu'il ait défié l'Académie entiere de donner jamais à sa censure autant de réputation que sa piéce en avoit déja acquis, il ne laissoit pas de convenir que ce Poëme avoit des défauts ; mais,*
» *qu'il avoit tant d'avantages du côté du sujet & des*
» *pensées brillantes dont il est semé, que la plûpart*
» *de ses auditeurs n'ont pas voulu voir ces défauts,*
» *& ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que*
» *leur a donné sa représentation, quoique ce soit ce-*
» *lui de tous ses ouvrages réguliers, selon lui, où*
» *il se soit permis le plus de licence ; & qu'il passoit*
» *encore vingt-cinq ou trente ans après pour le plus*
» *beau de ses ouvrages, auprès de ceux qui ne s'at-*
» *tachent pas à la sévérité des régles.* «

C'est dans la même pensée que M. de Balzac *écrivant à M.* Scudéry, *dit que quelques irrégularités qu'ait commises M.* Corneille *dans le Cid, comme ses censeurs avoient prétendu le montrer, cette piéce ne laisseroit pas d'être admirable, en ce qu'elle avoit reçu les applaudissemens de ses spectateurs & les approbations de toute la France, puisque la fin des piéces de théâtre n'est autre que la satisfaction des spectateurs, & qu'ainsi elle avoit triomphé des rai-*

sonnemens de ses adversaires, quoiqu'elle eût violé les régles de l'art, selon l'opinion même de Sénéque, *qui dit que quand il s'agit des Ouvrages qui éblouissent les yeux d'abord, & qui préoccupent les esprits en leur faveur, celui qui a enlevé l'approbation publique l'emporte sur celui qui l'a méritée*: major ille est qui judicium abstulit quàm qui meruit, *quoique dans la suite une recherche exacte dût y faire voir quelques défauts.*

C'est aussi ce qui a fait dire à M. Despréaux, *Satyre* IX. *vers.* 231. *& suiv.*

En vain contre le *Cid* un Ministre se ligue,
Tout *Paris* pour *Chimene* a les yeux de *Rodrigue*;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

*Tant il est vrai que le peuple a ses régles, aussi-bien que les sçavans, pour juger d'un Ouvrage fait pour son contentement; qu'un Poëte peut impunément pécher contre l'art & les maximes d'*Aristote *sans manquer au moyen de plaire; & que quand une piéce de théâtre a eu tout le succès que son Auteur pouvoit espérer dans la fin qu'il s'est proposée de satisfaire ceux pour qui elle est faite, il importe peu que ce soit réguliérement ou contre les régles qu'il ait réussi, c'est-à-dire suivant un caprice plutôt qu'un autre.*



HORACE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, ſon fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, & ſœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace, & ſœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.



La Scène eſt à Rome dans une Salle de la maiſon d'Horace.



HORACE, TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

APPROUVEZ ma foiblesse, & souffrez ma douleur,
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur;
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages;
Et l'esprit le plus mâle & le moins abattu,
Ne sçauroit sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes allarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes;
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins régne encor sur mes yeux.

Quand on arrête-là les déplaisirs d'une ame ;
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une
femme ;
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune ;
Qui du moindre péril se fait une infortune,
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux ;
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles ;
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir,
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
Mais ce nœud me tiendroit en esclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour ;
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte ;
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre ;
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je sçai que ton Etat encore en sa naissance,
Ne sçauroit sans la guerre affermir sa puissance ;
Je sçai qu'il doit s'accroître, & que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins ;

Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre ;
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur
Qui ſuit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'Orient pouſſer tes bataillons,
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons ;
Fais trembler ſous tes pas les colomnes d'Hercule ;
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouvien-toi que du ſang de ſes Rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix ;
Albe eſt ton origine, arrête, & conſidére
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans ;
Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans ;
Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toi, ſi tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce diſcours me ſurprend, vu que depuis le temps,
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combattans,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que ſi d'un ſang Romain vous aviez pris naiſſance.
J'admirois la vertu qui réduiſoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
Et je vous conſolois au milieu de vos plaintes,
Comme ſi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas ;
Tant qu'un eſpoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine,
Si j'ai vu Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement ſecret ;
Et ſi j'ai reſſenti dans ſes deſtins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes freres,

Soudain pour l'étouffer rappellant ma raison ;
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus;
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne suis point pour Albe, & ne suis plus pour Rome;
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, & ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses
En des esprits divers des passions diverses;
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere est votre époux, le vôtre est son amant;
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre,
Son sang dans une armée, & son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout Romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis détestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs;
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle sçut qu'on avoit pris journée,

Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE.

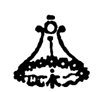
Ah! Que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valere;
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frere;
Son esprit ébranlé par les objets présens,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle;
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet;
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet,
Les ames rarement sont de nouveau blessées;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées.
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentemens qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes comme à vous, m'en semblent fort obscures,
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler,
Elle vous aime assez pour ne vous rien céler:
Je vous laisse.



SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

MA fœur, entretenez Julie;
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur accablé de mille déplaiſirs,
Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoupirs.

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne;
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame eſt allarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon pays ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Digne de mes ſoupirs ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous;
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.

Oubliez Curiace & recevez Valere,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous ſerez toute nôtre ; & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes ;
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſouffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appellez crime un change raiſonnable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous ſemble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un ferment ſolemnel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguiſez en vain une choſe trop claire ;
Je vous vis encore hier entretenir Valere ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous,
Lui permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien qu'à ſon déſavantage ;
De mon contentement un autre étoit l'objet ;
Mais pour ſortir d'erreur ſçachez-en le ſujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour ſouffrir plus long-temps qu'on m'eſtime parjure.
Il vous ſouvient qu'à peine on voyoit de ſa ſœur
Par un heureux hymen mon frere poſſeſſeur ;
Quand pour comble de joie il obtint de mon pere
Que de ſes chaſtes feux je ſerois le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois,
Uniſſant nos maiſons, il déſunit nos Rois,

Un même inſtant conclut notre hymen & la guerre ;
Fit naître notre eſpoir & le jetta par terre,
Nous ôta tout ſi-tôt qu'il nous eut tout promis ;
Et nous faiſant amant il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes,
Combien contre le ciel il vomit de blaſphêmes ;
Et combien de ruiſſeaux coulerent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame,
Vous ſçavez pour la paix quels vœux a fait ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon déſeſpoir parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles ;
Ecoutez ſi celui qui me fut hier rendu
Eut droit de raſſurer mon eſprit éperdu.
Ce Grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos deſtinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux.
Albe & Rome demain prendront une autre face,
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix,
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.
Je pris ſur cet oracle une entiere aſſurance ;
Et comme le ſuccès paſſoit mon eſpérance,
J'abandonnai mon ame à des raviſſemens
Qui paſſoient les tranſports des plus heureux amans.
Jugez de leurs excès. Je rencontrai Valere,
Et contre ſa coutume il ne put me déplaire,
Il me parla d'amour ſans me donner d'ennui,
Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui,
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace,
Tout ce que je voyois me ſembloit Curiace,
Tout ce qu'on me diſoit me parloit de ſes feux ;
Tout ce que je diſois l'aſſuroit de mes vœux.

Le combat général aujourd'hui se hazarde ;
J'en sçus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.
Mon esprit rejettoit ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen & de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes,
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur
M'ont arraché ma joie & rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, & n'ai rien vu de suite;
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite,
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interpréte.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits ;
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par-là finit la guerre & la paix lui succéde.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède !
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attens plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
Est-ce toi, Curiace ? En croirai-je mes yeux ?



SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme,
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains
J'ai cru que vous aimiez assez Rome & la gloire,
Pour mépriser ma chaîne & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire & la captivité....

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas;
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considere ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée;
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer,
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer;
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître;
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon pere, & peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfére-t-il point l'état à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre ou bien comme ennemi

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre avec une tendresse
Qui témoignoit assez une entiére allégresse;

Mais il ne m'a point vu par une trahison
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille;
Tant qu'a duré la guerre on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant;
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle;
Je soupirois pour vous en combattant pour elle;
Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée.
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle;
Et sçachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru! Déja les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées
Se menaçoient des yeux, & marchant fiérement
N'attendoient pour donner que le commandement;
Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de silence;
Et l'ayant obtenu: *Que faisons-nous, Romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains?*
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames;
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes;
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il est peu de vos fils qui ne soient nos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en deux villes,
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,

Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie ;
Lassé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long-temps joui de nos divorces ;
Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubli ces petits différends
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres ;
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser ;
Elle nous unira, loin de nous diviser.
Nommons des combattans pour la cause commune,
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le foible parti prenne loi du plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut & sans autre rigueur,
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur :
Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami.
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix désirée
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.
Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;
Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux ! que ce discours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre attendant qu'on les nomme ;
Rome est dans nôtre camp, & notre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos freres ;
Et mes desirs ont eu des succès si prosperes,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes freres ;
Et sçavoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AInsi Rome n'a point séparé son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime;
Cette superbe ville en vos freres & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfére à tous;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains;
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire;
Oui l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma sœur & choisir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis:
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe & prévoi son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée,
En vous faisant nommer le destin l'a jurée,
Je voi trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déja pour un de vos sujets,

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir & de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle;
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement,
Ce noble désespoir périt mal-aisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint!
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chere vie;
Et que l'unique bien où tendent ses desirs
S'achete seulement par vos derniers soupirs!
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre,
De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;
Et je le recevrois en bénissant mon sort,
Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;
La gloire en est pour vous, & la perte pour eux,
Il vous fait immortel, & les rend malheureux ;
On perd tout quand on perd un ami si fidelle,
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALbe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.
Mais pourquoi ce front triste & ces regards séveres ?
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend ;
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, & nous laisse en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers, & la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons, & le sort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, & les démons, & les dieux, & les hommes;
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barriere;
Offre à notre constance une illustre matiere;
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
Et comme il voit en nous des ames peu communes;
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous ;
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime ;
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frere d'une femme & l'amant d'une sœur,
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous,
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux ;
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée,
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sçauroient plus périr ;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir,
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée :
Pour moi je l'ose dire, & vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je voi que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Prêt d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;

Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler;
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, ſoyez digne de l'être,
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La ſolide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté;
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que dès le premier pas regarder en arriere.
Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point;
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens:
Qui près de le ſervir conſidere autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe;
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien,
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frere;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encor, & c'eſt ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue,
Comme notre malheur elle eſt au plus haut point;
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte;
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux ;
Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre à ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

AVez-vous ſçu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon ſort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de conſtance & montrez-vous ma ſœur,
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon pays, & ſçait montrer à tous
Par ſa haute vertu qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivois, achevez l'hymenée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler & votre cœur ſe preſſe,
Conſumez avec lui toute cette foibleſſe,
Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort;
Mais après le combat ne penſez plus au mort.

(*à Curiace.*)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

IRas-tu, Curiace; & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoique je fasse;
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime;
Elle se prend au ciel & l'ose quereller;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie;
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois,
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre;
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien;
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête;
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu;

Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie ?
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frere,
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misere.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frere & de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser ; en l'état où je suis
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance contre elle à regret s'évertue.

.ttaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
aissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.
ens qu'elle chancelle & défend mal la place;
s je suis votre amant, moins je suis Curiace:
ble d'avoir déja combattu l'amitié,
incroit-elle à la fois l'amour & la pitié?
ez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
j'oppose l'offense à de si fortes armes;
ne défendrai mieux contre votre courroux,
›our le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
ngez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
us ne vous montrez point sensible à cet outrage!
n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
faut-il plus encor? Je renonce à ma foi.
oureuse vertu dont je suis la victime,
peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

fais point d'autre crime, & j'atteste les Dieux
'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux;
i je te chérirai tout ingrat & perfide,
:esse d'aspirer au nom de fratricide.
ırquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
e préparerois des lauriers de ma main,
'encouragerois au lieu de te distraire,
e te traiterois comme j'ai fait mon frere.
as! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui,
ı ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
:vient; quel malheur, si l'amour de sa femme
peut non plus sur lui que le mien sur ton ame!



SCENE VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! pour ébranler mon cœur
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur ?
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser & pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le désavouerois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere
Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mêlange de crimes ;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien,
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien ;
Brisez votre alliance & rompez-en la chaîne ;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine ;
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut & Rome, il faut leur obéir,
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge ;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste aggresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;

Le zèle du pays vous défend de tels soins ;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins,
Il lui faut, & sans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos cheres patries ;
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire,
Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire ;
Je verrai les lauriers d'un frere ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
Satisfaire aux devoirs & de sœur & de femme ?
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne ;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et malgré vos refus il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage, ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point,
Aime assez ton mari pour n'en triompher point;
Va-t-en, & ne rens plus la victoire douteuse,
La dispute déja m'en est assez honteuse,
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'est ceci, mes enfans ? Ecoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?
Prêts à verser du sang regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, & laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendresse,
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et si notre foiblesse avoit pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes,
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, & nous, allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn pere, retenez des femmes qui s'emportent;
Et de grace empêchez sur-tout qu'elles ne sortent;
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris & des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous font feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos freres vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels complimens...

Le vieil HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentimens,
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes,
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir & laissez faire aux Dieux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE.

PRenons parti, mon ame, en de telles disgraces;
Soyons femme d'Horace ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins,
Souhaitons quelque chose & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire!
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frere!
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux;
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble, & sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien,
Imitons leur constance & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les destins inhumains,
Songeons pour quelle cause, & non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les éleve en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille:
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens;

Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie ;
Et puis voir aujourd'hui le combat ſans terreur,
Les morts ſans déſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flatteuſe illuſion, erreur douce & groſſiere,
Vain effort de mon ame, impuiſſante lumiere,
De qui le faux-brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu ſçais peu durer & tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Pouſſent un jour qui fuit & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abyſmer dans plus d'obſcurité.
Tu charmois trop ma peine, & le ciel qui s'en fâche
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je ſens mon triſte cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere ou mon époux.
Quand je ſonge à leur mort, quoi que je me propoſe,
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe,
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer au dépend de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame,
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme,
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt-là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée !
Trop favorables Dieux vous m'avez écoutée !
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence ?



SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous ?
Est-ce la mort d'un frere ou celle d'un époux ?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattans a-t-il fait des hosties ;
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne sçavez-vous pas que de cette maison
Pour Camille & pour moi l'on fait une prison ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes ;
Et par les désespoirs d'une chaste amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle,
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer :
A voir de tels amis, des personnes si proches
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège & brutale.

Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accuſent leurs chefs, tous déteſtent leur choix;
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous penſez;
Vous pouvez eſpérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reſte encore aſſez de quoi vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eſtiment heureux;
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renommée;
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée;
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent;
Et leurs cris des deux parts pouſſés en même-temps
Demandent la bataille ou d'autres combattans.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Le pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée;
Le Roi même s'étonne, & pour dernier effort,
Puiſque chacun, dit-il, *s'échauffe en ce diſcord,*
Conſultons des grands Dieux la majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leur bonté agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir?

Il ſe tait, & ces mots ſemblent être des charmes ;
Même aux ſix combattans ils arrachent les armes,
Et ce deſir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle ;
Et ſoit par déférence ou par un prompt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme ſi toutes deux le connoiſſoient pour Roi.
Le reſte s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de crimes,
J'en eſpere beaucoup puiſqu'il eſt différé ;
Et je commence à voir ce que j'ai deſiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA ſœur, que je vous diſe une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je penſe la ſçavoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon pere ; & j'étois avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'allégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.

CAMILLE.

Diſons plutôt, ma ſœur, qu'en vain on les conſulte ;
Ces mêmes Dieux à Tulle ont inſpiré ce choix ;
Et la voix du public n'eſt point toujours leur voix.

Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & ſainte autorité
Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

JULIE.

C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles;
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et loin de s'aſſurer ſur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obſcur, doit croire que tout l'eſt.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'aſſurance;
Et ſouffrons les douceurs d'une juſte eſpérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ſes bras,
Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas;
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploie,
Et lorſqu'elle deſcend ſon refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit ſans nous en ces évenemens;
Et ne les régle point deſſus nos ſentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu: Je vais ſçavoir comme enfin tout ſe paſſe.
Modérez vos frayeurs, j'eſpere à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour;
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hymenée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi je n'eſpere rien.

JULIE.

L'effet nous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

PArmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme;
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens & des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens;
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous;
Des freres ne sont rien à l'égal d'un époux,
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens;
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens.
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un pere
Nous est moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frere;
Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, & nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits & terminer vos craintes;
Mais si le ciel s'obstine à vous persécuter,

Pour

Pour moi j'ai tout à craindre, & rien à souhaiter,

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différens,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens,
L'hymen n'efface point ces profonds caracteres;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses freres;
La nature en tout temps garde ses premiers droits;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix,
Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes,
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme & pour qui vous brûlez,
Ne vous est après tout que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison.
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre & rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le voi bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits.
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un pere engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime Roi.

Il entre avec douceur, mais il régne par force ;
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut,
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles, mais en vain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous sçauroit long-temps dissimuler.
Vos freres sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins de justice & bien plus de bonté.
Ne nous consolez point ; contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raison importune ;
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance ;
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au-dehors c'est une lâcheté :
L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort :
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;

Enfin pour toute grace en de tels déplaisirs ;
Gardez votre constance & souffrez nos soupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois repandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous.
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos freres ;
Tous trois me sont encor des personnes bien chéres ;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante ;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie ;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse il l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le céle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres :
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix ;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces ;
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces ;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en dispose,
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose,
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.

Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines ;
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, & vous l'êtes encor ;
Un si glorieux titre est un digne tresor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre ;
Et que tout l'univers tremblant dessous ses loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois :
Les Dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

NOUS venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, & vos fils sont défaits,
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

Le vieil HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie,
Je connois mieux mon sang, il sçait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses freres ;
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite.

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres !

Le vieil HORACE.

Tout beau ne les pleurez pas tous ;
Deux jouiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à ſon Prince,
Ni d'un Etat voiſin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front,
Pleurez le deshonneur de toute notre race ;
Et l'oprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût ;
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette ;
Il eût avec honneur laiſſé mes cheveux gris ;
Et c'étoit de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
Chaque goutte épargnée a ſa gloire flétrie ;
Chaque inſtant de ſa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juſte colere
Contre un indigne fils uſant des droits d'un pere,
Sçaura bien faire voir dans ſa punition,
L'éclatant deſaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses ;
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément,
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement;
Vous n'avez point encor de part à nos miséres,
Le ciel vous a sauvé votre époux & vos freres,
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays,
Vos freres sont vainqueurs quand nous sommes trahis ;
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte ;
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

(*Le vieil Horace sort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parens ?

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

NE me parlez jamais en faveur d'un infame;
Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme;
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou de rechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste........

CAMILLE.

Ah! mon pere, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard;
Camille, je suis pere, & j'ai mes droits à part.
Je sçai trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre m'accable;
Et sa mâle vigueur toujours en même point,
Succombe sous la force & ne lui céde point.
Taisez-vous, & sçachons ce que nous veut Valere.



SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le Roi pour consoler un pere,
Et pour lui témoigner....

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confusion;
Certes l'exemple est rare & digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome & lui gagne un Empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aspire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses loix range notre destin ?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

Le vieil HORACE.

Je sçai que par sa fuite il a trahi l'Etat.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui sçavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, & lui seul sans blessure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sçait bien se tirer d'un pas si hazardeux,
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruse
Divise adroitement trois freres qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,

Se retourne & déja les croit demi domptés;
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur;
Le sang qu'il a perdu rallentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire,
Elle crie au second qu'il secoure son frere,
Il se hâte & s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en le joignant que son frere n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place.
Et redouble bientôt la victoire d'Horace,
Son courage sans force est un débile appui,
Voulant venger son frere, il tombe auprès de lui.
L'air raisonne des cris qu'au ciel chacun envoie,
Albe en jette d'angoisse & les Romains de joie.
Comme notre héros se voit prêt d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il; & tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il peut s'en faut sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, & sang digne d'Horace,
Appui de ton pays, & gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens

L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALERE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer,
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquite vers eux
Par des chants de victoire & par de simples vœux,
C'est où le Roi le méne, & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,
Il y viendra lui-même & peut-être aujourd'hui;
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil HORACE.

De tels remercimens ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déja trop payé par les vôtres
Du service d'un fils & du sang des deux autres.

VALERE.

Il ne sçait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.



SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs ;
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques,
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome :
Après cette victoire il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle,
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle ;
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous ;
Mais j'eſpere aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bientôt régner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche triſteſſe,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foibleſſe ;
Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même ſang.



SCENE IV.

CAMILLE *seule.*

OUi je lui ferai voir par d'infaillibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere ; & par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fût doux tant de fois & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'espérance & de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens ?
Un oracle m'assure, un songe me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon hymen se prépare ; & presqu'en un moment
Pour combattre mon frere on choisit mon amant.
Ce choix me désespere, & tous le désavouent,
La partie est rompue, & les dieux la renouent :
Rome semble vaincue, & seul des trois Albains
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux ! sentois-je alors des douleurs trop légeres
Pour le malheur de Rome & la mort de deux freres ?
Et me flattois-je trop, quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime & nourrir quelque espoir ?

Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle ;
Son rival me l'apprend, & faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi-bien que mon frere il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore aux prix de ce qui reste ;
On demande ma joie en un jour si funeste,
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, & soupirer un crime ;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux ;
Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux pere,
Soyons indigne sœur d'un si généreux frere ;
C'est gloire de passer pour un cœur abattu
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu que sçauroit-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,
Offensez sa victoire, irritez sa colere ;
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.



SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

MA sœur, voici le bras qui venge nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats.
Voi ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rens ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !

D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande & ton cœur la respire!
Sui moins ta passion, regle mieux tes desirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs:
Tes flammes désormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton ame & songe à mes trophées,
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rens-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de son sort,
Je l'adorois vivant & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défens les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes;
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois.
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toi bien-tôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chére à ta brutalité.

HORACE.

O ciel, qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfere du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vû naître & que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés;
Sapper ses fondemens encor mal assurés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire & les monts & les mers,
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.
Puissai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause & mourir de plaisir.

HORACE, *mettant l'épée à la main, & poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma passion à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *blessée derriére le théatre.*

Ah, traître!

HORACE *revenant sur le théatre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.



SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est & mon sang & ma sœur
Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille,
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parens il fait ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime,
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A Quoi s'arrête ici ton illustre colere ?
Vien voir mourir ta sœur dans les bras de ton pere ;

: repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux;
ı tu n'es point las de ces généreux coups,
ole au cher pays des vertueux Horaces
eſte malheureux du ſang des Curiaces;
odigue du tien, n'épargne pas le leur,
; Sabine à Camille & ta femme à ta ſœur.
crimes ſont pareils ainſi que nos miſéres,
upire comme elle & déplore mes freres;
coupable en ce point contre tes dures loix,
elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois;
près ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

e tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,
-toi digne du nom de ma chaſte moitié,
: m'accable point d'une indigne pitié.
bſolu pouvoir d'une pudique flamme
ous laiſſent à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
: à toi d'élever tes ſentimens aux miens,
à moi de deſcendre à la honte des tiens.
ime & je connois la douleur qui te preſſe;
raſſe ma vertu pour vaincre ta foibleſſe,
cipe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
ıe à t'en revêtir non à m'en dépouiller.
ı de mon honneur ſi mortelle ennemie,
je te plaiſe mieux couvert d'une infamie;
plus femme que ſœur, & te reglant ſur moi
·toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

·che pour t'imiter des ames plus parfaites.
: t'impute point les pertes que j'ai faites,
ai les ſentimens que je dois en avoir;
m'en prens au ſort plutôt qu'à ton devoir:
enfin je renonce à la vertu Romaine,
ur la poſſéder je dois être inhumaine,
puis voir en moi la femme du vainqueur;
y voir des vaincus la déplorable ſœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques;
Et ne regardons point des biens communs à tous;
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colére?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire,
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié si ta colére cesse,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs
A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice;
N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite!
Rien ne la sçauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me sui point, ou retien tes soupirs.

SABINE *seule.*

O colère! ô pitié sourdes à mes desirs!
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous lasse;
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste
Pour admirer ici le jugement céleste.
Quand la gloire nous enfle, il sçait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut,
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse,
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse;
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle;
Je me tiens plus à plaindre & je te plains plus qu'elle;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain,
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte,
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Etoit mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les loix vous en font maître,
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître:
Si dans vos sentimens mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse & profanée,

Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté ;
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race,
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un pere tel que vous se montre intéressé ;
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle,
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême,
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même,
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te voi d'un autre œil que tu ne te regardes ;
Je sçai... Mais le Roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE

AH ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi,
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon Roi ;
Permettez qu'à genoux....

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere ;
Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire,
Un si rare service & si fort important

Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant :

(*montrant Valere.*)

Vous en aviez déja sa parole pour gage,
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai sçu par son rapport, & je n'en doutois pas;
Comme de vos deux fils vous portez le trépas;
Et que déja votre ame étant trop résolue,
Ma consolation vous seroit superflue;
Mais je viens de sçavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique
Par ses mains à son pere ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succéde au bonheur le plus doux;
Peu sçavent comme vous s'appliquer ce reméde,
Et dans leur intérêt toute leur vertu céde.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sçachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des Rois
Dépose sa justice & la force des loix,
Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes;
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir,
Souffrez.....

Le vieil HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au ſupplice ?

TULLE.

Permettez qu'il acheve, & je ferai juſtice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'eſt par elle qu'un Roi ſe fait un demi-dieu ;
Et c'eſt dont je vous plains qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre lui me demander juſtice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juſte des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent ;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur & périſſe en coupable,
Arrêtez ſa fureur & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des Romains,
Il y va de la perte ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte ;
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre ou d'un beau-frére,
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes ;
Quel ſang épargnera ce barbare Vainqueur
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante ;

Quand

Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,
Il a sur nous un droit & de mort & de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang pour accuser sa rage,
D'un frere si cruel rejaillir au visage ;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;
Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir ;
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice,
Pensez-vous que les Dieux vengeurs des innocens ;
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce sacrilége attireroit sa peine,
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux auteurs de sa victoire
Ont permis qu'aussi-tôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage après ce noble effort
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;
La suite en est à craindre & la haine des cieux ;
Sauvez-nous de sa main & redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous sçavez l'action, vous la venez d'entendre,
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi ;

Et le plus innocent devient ſoudain coupable
Quand aux yeux de ſon Prince il paroît condamnable.
C'eſt crime qu'envers lui ſe vouloir excuſer,
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer,
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe;
Qu'il ne s'en prive point ſans une juſte cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la ſœur il accuſe le frere;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui;
Il demande ma mort je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette différence
Que mon honneur par-là cherche ſon aſſurance;
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, & moi pour la ſauver.
Sire, c'eſt rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere;
Suivant l'occaſion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ſes témoins.
Le peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force;
Il veut que ſes dehors gardent un même cours;
Qu'ayant fait un miracle elle en faſſe toujours.
Après une action, pleine, haute, éclatante;
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente:
Il veut qu'on ſoit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point ſi lors on pouvoit mieux,
Ni que, s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre & la vertu pareille.
Son injuſtice accable & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds;
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on en veut décheoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majeſté, Sire a vu mes trois combats,

Il eſt bien mal-aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde;
Et que tout mon courage après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous;
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire;
Encor la falloit-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honneur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main auroit ſçu déja m'en garantir;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre,
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers;
Que votre Majeſté déſormais m'en diſpenſe,
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi, que de ce bras vainqueur,
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

SIre, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur & celles d'une femme;
Qui toute déſolée à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux pieds de la juſtice;

Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'hymenée & son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée!
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'état, & vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres!
N'aimer pas un mari qui finit nos miseres!
Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande:
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang appaiser la colere
Des Dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévere;
Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valere;
Mes enfans avec lui conspirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre & s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(à Sabine.)

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt consulter leurs manes généreux ;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ces coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, sui ton devoir comme eux.

(au Roi.)

Contre ce cher époux Valere en vain s'anime ;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome à sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, & ce bras paternel
L'auroit déja puni s'il étoit criminel,
J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere ;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.

Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(*à Valere.*)

Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race ;
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ;
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Di, Valere, di-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu pense choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
Font raisonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance & de notre bonheur ?
Tu ne sçaurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, Sire, & par un juste arrêt
Vous sçaurez embrasser bien mieux son intérêt;
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfans;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle;
N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
Horace, ne croi pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire,
Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion moins haute ou moins brillante
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vi pour moi,
Et pour servir encor ton pays & ton Roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valere, c'est assez.
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés,
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes;
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne sçauroit lui servir d'excuse légitime;
Les moins séveres loix en ce point sont d'accord,
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,
Et je serois sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissans s'acquitent vers leurs Princes:
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs Etats;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes;
De pareils serviteurs sont les forces des Rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des loix.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
Vi donc, Horace, vi, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime,
Si chaleur généreuse a produit ton forfait,
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vi pour servir l'Etat, vi, mais aime Valere,

Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colere ;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse,
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse,
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier :
Son pere en prendra soin ; il lui sera facile
D'appaiser tout d'un temps les manes de Camille.
Je la plains ; & pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Acheve le destin de son amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN.





JUGEMENT SUR LA TRAGEDIE D'HORACE.

Le génie de M. Corneille *s'étant une fois déclaré par le Cid*, dit M. Bayle, *on ne vit presque plus que des chefs-d'œuvres nouveaux qu'il fit paroître durant cinq ou six années consécutives. C'est le temps précis qu'on peut marquer, selon le même Auteur, pour celui où le Théatre François a été au plus haut point de sa gloire; & assurément il étoit alors bien au-dessus de l'ancien Théatre d'Athenes, si nous en croyons ce critique & les autres connoisseurs.*

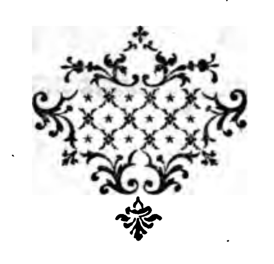
Horace *fut pour le temps le premier de tous ces Ouvrages admirables qui suivirent le Cid. Cette Piéce pourroit passer pour la plus belle des siennes, si les derniers Actes répondoient aux premiers. C'est le jugement qu'en a fait l'Auteur lui-même, qui ajoute que la mort de* Camille *en gâte la fin, non pas à cause qu'elle se fait sur le Théatre; mais parce que cette Action qui devient la principale de la Piéce est* momentanée, *& n'a point cette juste grandeur que demande* Aristote, *qui consiste en un commencement, un milieu & une fin. Cette Action surprend tout d'un coup, faute d'une préparation suffisante que le Poëte devoit y donner.*

L'Auteur y a trouvé encore un autre défaut considérable, en ce que cette mort fait une Action double, par le second péril où tombe Horace; *& il compte*

aussi pour une grande imperfection l'inégalité qui paroît dans la dignité des personnages comme Camille *&* Sabine, *quoiqu'il y ait égalité dans les mœurs. Il ajoute que ce défaut en* Rodelinde, *a été une des principales causes du mauvais succès de son* Perthatite.

Le second Acte de la Piéce est un des plus pathétiques qui aient encore paru sur la scene, & le troisiéme un des plus artificieux. Mais le cinquiéme donne assez peu de satisfaction, parce qu'il est tout en plaidoyers, & que ce n'est point-là la place des harangues ni des longs discours.

M. Pellisson *dit que sur le bruit qui courut qu'on feroit encore des observations & un nouveau Jugegement sur cette Piece comme on avoit fait sur le Cid,* M. Corneille *n'en parut pas fort ému.* Horace, *dit-il,* fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple, *faisant allusion au Cardinal* de Richelieu *& à une autre personne de la premiere qualité, qui avoient demandé la censure du Cid avec empressement.*



CINNA,

OU

LA CLEMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

HORAT. . . . *cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.



ACTEURS.

OCTAVE CESAR-AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguſte & profcrit par lui durant le Triumvirat.

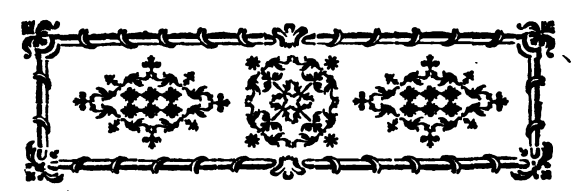
FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Afranchi d'Auguſte.

EVANDRE, Afranchi de Cinna.

EUPHORBE, Afranchi de Maxime.

La Scène eſt à Rome.



CINNA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMpatiens desirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire:
Durant quelques momens souffrez que je respire,
Et que je considere en l'état où je suis,
Et ce que je hazarde & ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon pere massacré
Du trône où je le vois fait le premier dégré:

Quand vous me presentez cette sanglante image ;
La cause de ma haine & l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste ;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite,
Quoique pour me servir tu n'appréhende rien,
Te demander du sang c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille & mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
Et quoiqu'en ma faveur ton amour exécute
Il te peut en tombant écraser sous sa chute.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vengeant ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un pere ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légere !
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses ;
De jetter dans mon cœur vos indignes foiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, & ne le combats plus.

Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte.
Montre-toi généreux ſouffrant qu'il te ſurmonte,
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore;
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr,
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir;
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe.
Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
Digne ſang de celui que vous voulez venger;
Mais encore une fois ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devroit être attiédie.
Auguſte chaque jour à force de bienfaits
Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée;
Et de ſes courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere;
Et de quelque façon que l'on me conſidére,
Abondante en richeſſe ou puiſſante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que tu penſes;
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes,

Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir :
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage,
Je suis ce que j'étois & je puis davantage ;
Et des mêmes présens qu'il verse dans mes mains,
J'achete contre lui les esprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie ;
Pour qui venge son pere il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre ;
Qui vit haï de tous ne sçauroit long-temps vivre :
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hazard qu'il ose le détruire ;
Et je satisferai des devoirs si pressans
Par une haine obscure & des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere ;
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas
Qui le faisant périr ne me vengeroit pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,

Et faisons publier par toute l'Italie :
La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie ;
On a touché son ame & son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Æmilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déja brisez ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah ! tu sçais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déja mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,
Je veux & ne veut pas, je m'emporte & je n'ose ;
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cede aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des hazards, ils sont grands, mais n'importe,
Cinna n'est pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise sa vie est maître de la sienne ;
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
La vertu nous y jette & la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux Manes paternels je dois ce sacrifice,
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard après tout de m'en vouloir dédire,
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,
Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent comme moi servir une maîtresse;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un pere comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévu que pour un tel ouvrage
Cinna sçauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Æmilie & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste & d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur & rougir de colére.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.

iel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
n ſalut dépend de la perte d'un homme,
n doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain;
tigre altéré de tout le ſang Romain.
bien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
bien de fois changé de partis & de ligues,
ôt ami d'Antoine & tantôt ennemi,
mais inſolent ni cruel à demi?
ar un long récit de toutes les miſéres
: durant notre enfance ont enduré nos peres;
ouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
edouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
eur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles,
l'aigle abattoit l'aigle, & de chaque côté
légions s'armoient contre leur liberté;
les meilleurs ſoldats & les chefs les plus braves
toient toute leur gloire à devenir eſclaves;
pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
s vouloient à leur chaîne attacher l'univers;
'exécrable honneur de lui donner un maître
ant aimer à tous l'infame nom de traître,
nains contre Romains, parens contre parens;
mbattoient ſeulement pour le choix des tyrans.
'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
eſte aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
pour tout dire enfin, de leur Triumvirat.
is je ne trouve point de couleurs aſſez noires
r en repréſenter les tragiques hiſtoires.
les peins dans le meurtre à l'envi triomphans;
me entiere noyée au ſang de ſes enfans,
uns aſſaſſinés dans les places publiques,
autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques,
méchant par le prix au crime encouragé,
mari par ſa femme en ſon lit égorgé,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere;
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits;
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-Dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusques sur les autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps; & voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire;
J'ajoute en peu de mots: *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, & les guerres civiles,
Sont les dégrès sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône & nous donner des loix:
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste;
Et que juste une fois il s'est privé d'appui
Perdant pour régner seul deux méchans comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître;
Avec la liberté Rome s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice,
Demain au Capitole il fait un sacrifice,
Qu'il en soit la victime, & faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des Dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe,
C'est de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe;
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein.

Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
Faites voir après moi si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'être fidèle,
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison régle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'assurent de la porte,
L'autre moitié me suit & doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes,
Demain j'attens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César celui de Prince ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;
Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire,
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire :
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Cassie,
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse :

Si leur vainqueur y régne, ils y sont regrettés;
Et par les vœux de tous, leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie;
Souvien-toi du beau feu dont nous sommes épris;
Qu'aussi-bien que la gloire Æmilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mene Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

SEigneur, César vous mande & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi! Le sçais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polyclete est encor chez-vous à vous attendre;
Et fut venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût sçu l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une surprise,
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! En même-tems! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux de grace.

ÆMILIE.

Ah! Cinna, je te perds;

Et les Dieux obstinés à nous donner un maître
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris ;
Quoi, tous deux ! & si-tôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne,
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;
Maxime est comme moi de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même ;
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger,
Fui d'Auguste irrité l'implacable colere ;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon pere ;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique
Trahir vos intérêts & la cause publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sçue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les supplices ;
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.

S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux ;
Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux ;
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Oui, va ; n'écoute plus ma voix qui te retient ;
Mon trouble se dissipe & ma raison revient ;
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse,
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confesse ;
Si tout est découvert, Auguste a sçu pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance
Digne de notre amour, digne de ta naissance ;
Meurs, s'il y faut mourir en citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups......

CINNA.

Ah ! Souffrez que tout mort je vive encore en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'espere
Que vous sçaurez venger l'amant avec le pere.
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sçait ni vos desseins ni ce qui m'est promis ;
Et leur parlant tantôt des miseres Romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un si parfait amour ne trahît les secrets.
Il n'est sçu que d'Evandre & de votre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit & le mien.
Mais si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espere pas qu'enfin je veuille te survivre ;
Je fais de ton destin des regles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t-en, & fouvien-toi feulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de Courtifans.

AUGUSTE.

QUe chacun fe retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auffi.

(*Tous fe retirent à la réferve de Cinna & de Maxime.*)

Cet empire abfolu fur la terre & fur l'onde,
Ce pouvoir fouverain que j'ai fur tout le monde;
Cette grandeur fans borne & cet illuftre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de fang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtifan flatteur la préfence importune;
N'eft que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on ceffe d'aimer fi-tôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle eft affouvie,
D'une contraire ardeur fon ardeur eft fuivie;
Et comme notre efprit jufqu'au dernier foupir
Toujours vers quelque objet pouffe quelque defir;
Il fe ramene en foi n'ayant plus où fe prendre,
Et monté fur le faîte il afpire à defcendre.

J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même,
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre tout débonnaire au milieu du Sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoit conduire:
L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécene,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu,
Ne considérez point cette grandeur suprême
Odieuse aux Romains & pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une République;
Votre avis est ma régle; & par ce seul moyen
Je veux être Empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise & mon insuffisance,

Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'êtes justement, & c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise & tous les Conquérans
Pour être usurpateurs ne sont pas des Tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des provinces;
Gouvernant justement ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César, il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran & son trépas fut juste;
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années;
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute,
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute;
Enfin s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.

C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire, & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'Empire où ſa vertu l'a fait ſeul arriver;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'Etat une juſte conquête:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par-là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien,
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien,
Il le peut à ſon choix garder ou s'en défaire;
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté!
Poſſédez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſédent,
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cédent,
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance,
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie;
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le ciel qui vous inſpire;
Votre gloire redouble à mépriſer l'Empire;

Et vous ferez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même,
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner
Après un sceptre acquis la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie; & le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, & qui l'aime, pour traître;
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines;
On a fait contre vous dix entreprises vaines,
Peut-être que l'onzieme est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté qui lui semble si chere,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ses Etats.
Avec ordre & raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit & récompense;
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.

Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en
tumulte,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
Le pire des Etats c'eſt l'Etat populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée;
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon,
Sa coutume l'emporte & non pas la raiſon;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre,
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolatre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vu cent fois marcher ſur la tête des Rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces;
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs
Princes?
J'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'Etats;
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſçauroit changer ſans lui faire une injure;
Telle eſt la loi du Ciel dont la ſage équité
Seme dans l'univers cette diverſité.

Les Macédoniens aiment le monarchique ;
Et le reste des Grecs la liberté publique,
Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des Rois ses murs & sa naissance,
Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance ;
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux armées ;
Les portes des Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ses Consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses Rois.

MAXIME.

Les changemens d'Etat que fait l'ordre céleste
Ne coutent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres ;
Et nos premiers Consuls nous ont couté des guerres.

MAXIME.

Donc votre Aïeul Pompée au Ciel a résisté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue ;
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devoit cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puissans que des Rois;
Les grands pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils menent tout par brigues
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon Aïeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéïsse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez en quittant cet Empire
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si jaloux de son heur & las de commander
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire:
Mais je le retiendrai pour vous en faire part;
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne
Regarde seulement l'Etat & ma personne;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprit;
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile:
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez;
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Æmilie;
Vous sçavez qu'elle tient la place de Julie,

Et que si nos malheurs & la nécessité
M'ont fait traiter son pere avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner,
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos voeux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours?

CINNA.

Le même que j'avois & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble & la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords?
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!

C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter
Par ſon impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne,
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé ;
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais ſa mort de Céſar que vous trouvez ſi juſte
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte,
Voulant nous affranchir Brute s'eſt abuſé ;
S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie & ſes terreurs paniques
Ont fait rentrer l'Etat ſous des loix tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable ;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me seroit une gêne;
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je sçaurai le braver jusques dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, & qu'après notre effort
Les présens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un pere?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter;
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUi-même il m'a tout dit, leur flamme est mutuelle,
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son pere il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance ;
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi feignant d'agir pour Rome ;
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, & je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival !

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue avant que d'éclater
Par quelque grand exploit la vouloit mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enleve ;
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'acheve,
J'avance des succès dont j'attens le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.

Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !
EUPHORBE.
L'issue en est aisée, agissez pour vous même,
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maîtresse accusant un rival.
Auguste à qui par-là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.
MAXIME.
Quoi trahir mon ami !
EUPHORBE.
L'amour rend tout permis ;
Un véritable amant ne connoit point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.
MAXIME.
C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.
EUPHORBE.
Contre un si noir dessein tout devient légitime,
On n'est point criminel quand on punit un crime.
MAXIME.
Un crime par qui Rome obtient sa liberté !
EUPHORBE.
Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien & non la gloire anime son courage ;
Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat & non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame ?
Sous la cause publique il vous cachoit sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurés l'avis seroit funeste,
Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable ;
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux,
En ces occasions ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquerir Æmilie ;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne,
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense ?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
Er j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir ?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile ;
L'artifice pourtant vous y peut être utile,
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice ?
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?
Puis-je lui demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles ;
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles.
J'eſpere toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver,
Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſçavoir quel eſt l'objet ?

CINNA.

Æmilie & Céſar. L'un & l'autre me gêne,
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins
Et s'en fît plus aimer ou m'aimât un peu moins,
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me déſarme.
Je ſens au fond du cœur mille remords cuiſans
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſens ;
Cette faveur ſi pleine & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'Empire ;

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard !
Ah ! Plutôt.... Mais, hélas ! j'idolâtre Æmilie,
Un ferment exécrable à ſa haine me lie,
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;
Des deux côtés j'offenſe & ma gloire & les Dieux,
Je deviens ſacrilége, ou je ſuis parricide ;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne ſentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoît de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de ſon deſſein juſques-là poſſédée
S'attache aveuglement à ſa premiere idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de frapper elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude,
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en reçut de biens & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez faites la même choſe,
Et formez vos remords d'une plus juſte cauſe,
De vos lâches conſeils qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté.
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
De la main de Céſar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais ſouffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
Et si tu m'as tantôt préféré ta maitresse,
Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse.

CINNA.

Ami, n'accable plus un amant malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sçai qu'elle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte :
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié ;
Et laisse-moi de grace, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à la mélancolie,
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave & de votre foiblesse.
L'entretien des amans veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

SCENE III.

CINNA *seul.*

DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maitresse;

Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer,
Et que s'il le combat il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
De quel côté pancher ? à quel parti me rendre ?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par-là j'espére de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance ;
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance ;
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir.
Quoi ! Ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite ;
Et qu'au prix de son sang ma passion achete ?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô serment téméraire ;
O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un pere,
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse,
C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grace ;
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains & sa vie & sa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable ;
Et puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine,

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moi-même, & mon cœur n'est point autre;
Me donner à Cinna c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois.... O ciel! l'osai-je dire!

ÆMILIE.

Que puis-je & que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire,
Mais je n'ose parler & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir,
Je vais donc vous déplaire & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, & le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame,
En me rendant heureux vous me rendez infame,
Cette bonté d'Auguste....

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconstans,
Les faveurs du tyran emportent tes promesses,
Tes feux & tes sermens cédent à tes caresses;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roi hors du trône & donner ses Etats,
De ses proscriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Je suis toujours moi-même, & ma foi toujours pure,
La pitié que je sens ne me rend point parjure,
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens;
Et prens vos intérêts par delà mes sermens.
J'ai pu, vous le sçavez, sans parjure & sans crime
Vous laisser échapper cette illustre victime;
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein,

La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée :
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! & tu veux que moi-même
Je retienne ta main ! qu'il vive, & que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie ;
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et malgré ses bienfaits je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
Avec les premiers voeux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance ;
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide ;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie ;
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ;
Les coeurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un coeur vraiment Romain....

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir ;

Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave,
Et nous voyons souvent des Rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous ;
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadêmes,
Il nous fait souverains sur les grandeurs suprêmes
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose!
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une Reine :
Attale, ce grand Roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple Romain se nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fut vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souvien-toi de ton nom, soutien sa dignité,
Et prenant d'un Romain la générosité,
Sçache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois & pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins & punit les ingrats,
Et quoi qu'on entreprenne & quoi qu'on exécute,
Quand il éleve un trône il en venge la chûte ;
Il se met du parti de ceux qu'il fait regner,
Le coup dont on les tue est long-tems à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie;
Abandonne ton ame à son lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie & ta naissance & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colere,
Je sçaurai bien venger mon pays & mon pere.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir,
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée;
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être,
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquerir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne,
Vi pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Vien me voir dans son sang & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée;
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait:
N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait,
Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'étoit destinée,

Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrois à toi si tu l'avois voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire ;
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pere,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien & mille & mille fois ;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée,
Aux manes d'un tel Prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et par cette action dans l'autre confondue
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perdue.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au désespoir.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez ?

ÆMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ;
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir,
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste !

ÆMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

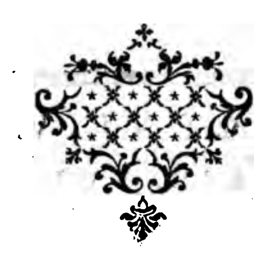
FULVIE.

Et quoi donc ?

ÆMILIE.

Qu'il acheve & dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOut ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable,
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis! Quoi, Cinna! Quoi, Maxime!
Les deux que j'honorois d'une si haute estime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois,
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conspire!
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir,
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine;
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine;
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords;
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées;
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

I 3

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahiſon conçue au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis, Polyclete, écoutez.
(*il lui parle à l'oreille.*)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

IL l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir.
A peine du Palais il a pu revenir,
Que les yeux égarés & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,
Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit :
Et m'ayant commandé que je vous avertiſſe,
Il ajoute : *Di-lui que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité ;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide & la nuit aſſez noire
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remords il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface ;
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,

Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidéle témoin.

SCENE III.

AUGUSTE *seul.*

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame & le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr, qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre;
Quoi! tu veux qu'on t'épargne & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée & tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images
Où toi-même des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice;
Et que par ton exemple à ta perte guidés
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.

Leur trahiſon eſt juſte & le ciel l'autoriſe ;
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe ,
Rens un ſang infidéle à l'infidélité ,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne !
Quelle fureur , Cinna , m'accuſe & te pardonne?
Toi , dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir ,
Me traite en criminel & fait ſeule mon crime ,
Releve pour l'abattre un trône illégitime ;
Et d'un zéle effronté couvrant ſon attentat ,
S'oppoſe pour me perdre au bonheur de l'Etat ?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !
Non , non , je me trahis moi-même d'y penſer :
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer ,
Puniſſons l'aſſaſſin , proſcrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du ſang & toujours des ſupplices !
Ma cruauté ſe laſſe & ne peut s'arrêter ,
Je veux me faire craindre & ne fais qu'irriter ;
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le ſang répandu de millſe conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave , n'attens plus le coup d'un nouveau Brute ;
Meurs & dérobe-lui la gloire de ta chute ,
Meurs , tu ferois pour vivre un lâche & vain effort ,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour à tour s'intéreſſe :
Meurs , puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin puiſqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie eſt peu de choſe , & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte ,
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat ,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat ;

A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contentant tes desirs punis son parricide,
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie & n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! O vengeance! O pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même-temps tout ce qu'il se propose,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue,
Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit;
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon ame?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a soulevé Lépide;
Muréne a succédé, Cépion l'a suivi,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi

N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace ;
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire ;
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise
Et te rends ton état après l'avoir conquis
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hai-moi sans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre,
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé comme il en fut j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long-temps son exemple vous flatte,
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate ;
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne seroit pas bonheur s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines !

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrêmité,
C'eſt plutôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traîtreſſe,
Au lieu de ſa vertu c'eſt montrer ſa foibleſſe.

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont-là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus
Depuis vingt ans je régne, & j'en ſçai les vertus;
Je ſçai leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'Etat,
Une offenſe qu'on fait à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge ou ceſſe d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foibleſſe ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire;
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne & non votre fortune.

(*Seule.*)

Il m'échappe, ſuivons & forçons-le de voir
Qu'il peut en faiſant grace affermir ſon pouvoir;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connoître un vrai Monarque.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joie, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moi goute un entier repos!
Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes!
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme ſi j'apprenois d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? Me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avois gagné ſur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un ſecond effort contre votre courroux,
Je m'en applaudiſſois, quand ſoudain Polyclete,
Des volontés d'Auguſte ordinaire interpréte,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit;
Et de ſa part ſur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe,
Chacun diverſement ſoupçonne quelque choſe;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,

Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sçache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sçais quoi,
On lui veut imputer un désespoir funeste,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on se tait du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre & de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre,
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler;
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands Dieux, vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore;
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiéte où vous me retenez.
O liberté de Rome! O manes de mon pere!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire,
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre;
N'ayant pu vous venger je vous irai rejoindre;
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble & si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait maître.



SCENE VI.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

MAis je vous vois, Maxime, & l'on vous faisoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport,
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sçait tout votre secret,
En vain il le dénie & le veut méconnoître,
Evandre a tout conté pour excuser son maître;
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter,
Je suis prête à le suivre & lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous?

MAXIME.

C'est vous surprendre;
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous;
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive,
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & ſçais-tu qui je ſuis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, & conſervons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
O Dieux ! que de foibleſſe en un ame ſi forte !
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat !
Rappellez, rappellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoiſſez Maxime ;
C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez,
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puiſque l'amitié n'en faiſoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.
Avec la même ardeur il ſçaura vous chérir,
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir !
Tu prétens un peu trop, mais quoi que tu prétendes,
Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes,
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas :
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprens, apprens de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple ou vien le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour.

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême,
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé,
Ma perte m'a surprise & ne m'a point troublée,
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux seroient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles.
Fui sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'espére non plus m'éblouir de parjures.

Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Vien mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, & ſouffrez qu'un eſclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

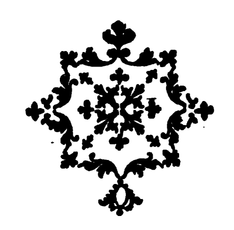
SCENE VII.

MAXIME *ſeul.*

Déſeſpéré, confus,
Et digne s'il ſe peut d'un plus cruel refus,
Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illuſion ne te doit plus flatter,
Æmilie en mourant va tout faire éclater,
Sur un même échaffaut la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité
L'infame ſouvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit que la honte & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame,
Bien qu'il change d'état il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté,
N'a pu prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance,

Mon cœur te résistoit, & tu l'as combattu,
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu;
Il m'en coute la vie, il m'en coute la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes ressentimens
De te sacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras justement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

PRens un siége, Cinna, & avant toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose,
Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive, & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir,
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere & les miens,
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie,
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :

Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sçais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées ;
Je te les ai sur l'heure & sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappellant Mécene,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie ;
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant Roi je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens & veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une ame si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse,

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifieras après si tu le peux;
Ecoute cependant & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au capitole,
Pendant le sacrifice; & ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre & te prêter main forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons;
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime qu'après toi j'avois le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui déséspérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.
Tu te tais maintenant & gardes le silence
Plus par confusion que par obéïssance.
Quel étois ton dessein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but? D'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,

Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprens à te connoître & descens en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferois pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, di-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éleve au dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire & ton pouvoir en vient
Elle seule t'éleve & seule te soutient,
C'est elle qu'on adore & non pas ta personne,
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire cheoir je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie,
Régne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images;
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide;
Non que votre colére ou la mort m'intimide,
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis Romain & du sang de Pompée,
Le pere & les deux fils lâchement égorgés
Par la mort de César étoient trop peu vengés:

C'eſt-là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe,
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice autant qu'il m'eſt contraire,
Je ſçais ce que j'ai fait & ce qu'il vous faut faire;
Vous devez un exemple à la poſtérité,
Et mon trépas importe à votre ſûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de l'excuſer tu couronnes ton crime;
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout:
Tu ſçais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſçais tout,
Fai ton arrêt toi-même, & choiſi tes ſupplices.

SCÈNE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoiſſez pas encor tous les complices,
Votre Æmilie en eſt, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi!

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cauſe & le ſalaire.

AUGUSTE.

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déja juſqu'à mourir pour lui?

Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne ;
Et c'est trop-tôt aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens
N'est point le prompt effet de vos commandemens ;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étoient nées.
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimasse & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon pere assuré la vengeance :
Je la lui fis jurer, il chercha des amis ;
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime,
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat :
Mourir en sa présence & rejoindre mon pere,
C'est tout ce qui m'amene & tout ce que j'espére.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel, & par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordemens j'en ai chassé Julie,
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang,
L'une m'otoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang,
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide.
O ma fille est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon pere en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,

Il fut votre tuteur & vous son assassin,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul différe,
Que votre ambition s'est immolé mon pere;
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête & considere
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere:
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoiqu'il ait fait ou fasse, il est inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir & non pour me défendre.
Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres,
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres;
Et je suis plus à craindre & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble & le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, & que je souffre encore
D'être deshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer,
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,

Je parlai de ſon pere & de votre rigueur ;
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme !
Je l'attaquai par-là, par-là je pris ſon ame ;
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice,
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire ? Eſt-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi généreux coups.

ÆMILIE.

Hé bien, prens-en ta part & me laiſſe la mienne,
Ce ſeroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne ;
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, ſont deux ames Romaines,
Uniſſant nos deſirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment,
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrerent,
Nos eſprits généreux enſemble le formerent,
Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas,
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

AUGUSTE.

Oui je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide,

Oui je vous unirai puisque vous le voulez ;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, sçachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.
Mais enfin le Ciel m'aime, & ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.



SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APproche, seul ami que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as sçu garantir ;
C'est à toi que je dois & le jour & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez ;
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlévement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
Mais au lieu de goûter ces grossieres amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces ;

Elle a lu dans mon cœur. Vous sçavez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus :
Vous voyez le succès de mon lâche artifice ;
Si pourtant quelque grace est dûe à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel, & le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers,
Je le suis, je veux l'être. O siecles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma derniere victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche destin,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le Consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang,
Apprens sur mon exemple à vaincre ta colére,
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un pere.

ÆMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés,
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés,

Je connois mon forfait qui me sembloit justice;
Et ce que n'avoit pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même,
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle,
Elle est morte, & ce cœur devient sujet fidelle,
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succéde à sa fureur

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! O clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste & mon crime plus grand!

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocent & me rend mes amis.

(*à Maxime.*)

Reprens auprès de moi ta place accoutumée,
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice;
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés;
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée
Vous consacre une foi lâchement violée,

Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours retrancher nos années,
Et moi par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'est pas tout, Seigneur, une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font sçavoir par moi,
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug désormais sans se plaindre,
Et les plus indomptés renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie,
Jamais plus d'assassins ni de conspirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie & sensible & profonde,
Se démet en vos mains de l'Empire du monde,
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le Ciel une place entre les immortels;
Et la postérité dans toutes les Provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure & j'ose l'espérer;
Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer.

Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices ;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout appris & veut tout oublier.

FIN.



JUGEMENT SUR LA TRAGEDIE *DE CINNA.*

C'Est à cette Piéce que d'une commune voix on a donné la préférence sur toutes celles de notre Poëte. Il juge que cette approbation si forte & si générale ne peut venir que de ce que la vrai-semblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire, quoique beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier: mais il prétend que c'étoit une nécessité indispensable de le faire.

Au reste Cinna est la derniere Piéce où l'Auteur se soit pardonné les longs Monologues. Comme les Vers de la Tragedie d'Horace ont quelque chose de plus net & de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de Cinna ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens ni trop embarassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la Piéce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'elle a reçue.



POLYEUCTE

MARTYR,

TRAGEDIE

CHRÉTIENNE.

ACTEURS.

FELIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SEVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NEARQUE, Seigneur Arménien, Ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Felix, & femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

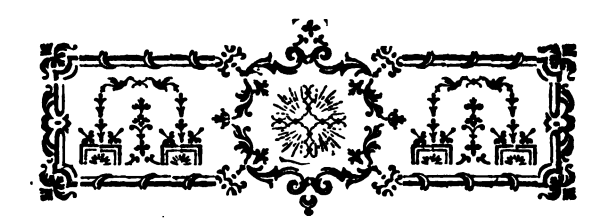
ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévere.

CLEON, Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La Scéne est à Mélitene, Capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.



POLYEUCTE MARTYR,

TRAGEDIE CHRÉTIENNE.

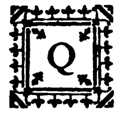


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.



Uoi, vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sçais ce qu'est un songe, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,

Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long-temps qu'elle a ſçu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline ſans raiſon dans la douleur plongée
Craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée,
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais;
Je mépriſe ſa crainte, & je céde à ſes larmes,
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes:
Et mon cœur attendri ſans être intimidé
N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante?
Remettons ce deſſein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain auſſi-bien qu'aujourd'hui.

NEARQUE.

Avez-vous cependant une pleine aſſurance
D'avoir aſſez de vie ou de perſévérance,
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans ſa main
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
Il eſt toujours tout juſte & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace.
Après certains momens que perdent nos longueurs;
Elle quitte ſes traits qui pénétrent les cœurs,
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare,
Le bras qui la verſoit en devient plus avare;
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement ou n'opére plus rien.
Celle qui vous preſſoit de courir au Baptême,
Languiſſante déja, ceſſe d'être la même;

Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouir,
Sa flamme se dissipe & va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal, la même ardeur me brûle,
Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le sacré caractére
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui purgeant notre ame & dessillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfére aux grandeurs d'un Empire,
Comme le bien suprême & le seul où j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste & saint amour,
Pouvoir un peu remettre & différer d'un jour.

NEARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre;
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage & priére & menace,
Il attaque toujours & jamais ne se lasse,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on différe est à demi rompu.
Rompez ses premiers coups, laissez pleurer Pauline;
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriére, & douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui faut-il n'aimer perſonne ?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne;
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour & les premiers honneurs.
Comme rien n'eſt égal à ſa grandeur ſuprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire & verſer tout ſon ſang:
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux,
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'Etat quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien eſt en butte,
Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point. La pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs & n'a point de foibleſſe,
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort,
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque;
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

NEARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes,
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut;
Fuyez un ennemi qui sçait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

POLYEUCTE.

Vous le ſçaurez un jour, je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſçavoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

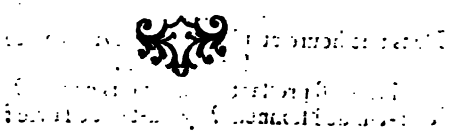
Un ſonge vous fait peur !

PAULINE.

Ses préſages ſont vains ;
Je le ſçais ; mais enfin je vous aime & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu. Vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance ;
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.



SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les Dieux m'ont prédite.
Sui cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siecle nous sommes;
Voilà notre pouvoir sur les esprit des hommes,
Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines;
Mais après l'hyménée ils sont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite ici d'entiere confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence;
Sans vous en affliger présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous céle pourquoi;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, & ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses,
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses;

Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine,
Il est Arménien, & vous êtes Romaine;
Et vous pouvez sçavoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidéle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu sçaches ma foiblesse & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte,
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévere. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre Empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?

Lui qu'entre tant de morts immolés à ſon maître,
On ne put rencontrer ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin pour des exploits ſi beaux
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'étoit lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête homme.
Puiſque tu le connois, je ne t'en dirai rien ;
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que ſert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune :
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant.

STRATONICE.

La digne occaſion d'une rare conſtance !

PAULINE.

Di plutôt d'une indigne & folle réſiſtance ;
Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir,
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere
J'attendois un époux de la main de mon pere,
Toujours prête à le prendre, & jamais ma raiſon
N'avoua de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſédoit mon cœur, mes deſirs, ma penſée,
Je ne lui cachois point combien j'étois bleſſée ;
Nous ſoupirions enſemble & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'eſpérance il n'avoit que des pleurs ;
Et malgré des ſoupirs ſi doux, ſi favorables,
Mon pere & mon devoir étoient inexorables.
Enfin, je quittai Rome & ce parfait amant,
Pour ſuivre ici mon pere en ſon gouvernement ;
Et lui déſeſpéré s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſçais : Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ſes yeux ;

Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtresse;
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable & plus considéré.
Il approuva sa flamme & conclut l'hymenée,
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination:
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez:
Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie assurent sa mémoire;
Il sembloit triomphant & tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
Portes à qui tu voudras la faveur qui m'est dûe;
Ingrate, m'a-t-il dit, *& ce jour expiré*,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai reclamé mon pere;
Hélas! C'est de tout point ce qui me désespére,
J'ai vu mon pere même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages;

Je ne ſçais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je ſçais qu'à ſa mort tous ont contribué.
Voilà quel eſt mon ſonge.

STRATONICE.

Il eſt vrai qu'il eſt triſte;
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs réſiſte;
La viſion de ſoi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juſte terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? Pouvez-vous craindre un pere
Qui chérit votre époux, que votre époux révére,
Et dont le juſte choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & ſûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant & rit de mes alarmes,
Mais je crains des Chrétiens les complots & les charmes;
Et que ſur mon époux leur troupeau ramaſſé
Ne venge tant de ſang que mon pere a verſé.

STRATONICE.

Leur ſecte eſt inſenſée, impie, & ſacrilége,
Et dans ſon ſacrifice uſe de ſortilége;
Mais ſa fureur ne va qu'à briſer nos autels;
Elle n'en veut qu'aux Dieux & non pas aux mortels.
Quelque ſévérité que ſur eux on déploie,
Ils ſouffrent ſans murmure & meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne peut les charger d'aucun aſſaſſinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon pere vient.





SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

MA fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FELIX.

Sévere n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FELIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le destin aux grands cœurs si souvent mal propice
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous sçavoir ?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne,
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redi-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous sçavez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif par sa main dégagé
Rassura son parti déja découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre:
Vous sçavez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver;
Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage;
On le mit dans sa tente où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroissoit, il fit mille jaloux.
Là bien-tôt il montra quelque signe de vie,
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie;
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrette;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévere il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange,
Et soudain l'Empereur transporté de plaisir
Offre au Perse son frere & cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévere
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat & nous sommes surpris;
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire,
Lui seul rétablit l'ordre & gagne la victoire,

Mais si belle & si pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut & nous faisons la paix.
L'Empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie:
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FELIX.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai sçu d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FELIX.

Ah sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose;
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chérement.

FELIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colére avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FELIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux,
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue;
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obéi;
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi;
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui:
Ménage en ma faveur l'amour qui le posséde,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

PAULINE.

Moi ! moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon pere, je suis femme, & je sçais ma foiblesse,
Je sens déja mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne & de vous & de moi,
Je ne le verrai point.

FELIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, & je suis toujours femme;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu;
Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir, ma fille;
Ou tu trahis ton pere & toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir puisque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute,
Ce n'est pas le succès que mon ame redoute:
Je crains ce dur combat, & ces troubles puissans
Que fait déja chez moi la révolte des sens.
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même;
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentimens;
Pour servir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

CEpendant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice,
Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amene,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine,
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah, quel comble de joie!
Cette chére beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser:

Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle,
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moi-même & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SEVERE.

D'où vient que tu frémis & que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et dans ce haut dégré de puissance & d'Honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune,
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah ! c'en est trop, enfin éclairci-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est...

SEVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Soutien-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand;
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SEVERE.

La constance est ici d'un difficile usage,
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom & sort du sang des Rois.
Foibles soulagemens d'un malheur sans remède!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!
O Ciel! qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort! qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée;
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons-la toutefois, & dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu;
Que mon cœur chez les morts emportant son image
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SEVERE.

Tout est considéré;
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais . . .

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez ſans doute en ſa préſence;
Un amant qui perd tout n'a plus de complaiſance,
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moi, mon reſpect dure encore;
Tout violent qu'il eſt mon déſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuſer qui ne m'a rien promis?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point légere,
Son devoir m'a trahi, mon malheur, & ſon pere.
Mais ſon devoir fut juſte, & ſon pere eut raiſon,
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.
Un peu moins de fortune & plutôt arrivée
Eût gagné l'un par l'autre & me l'eût conſervée,
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir;
Laiſſe-la-moi donc voir, ſoupirer, & mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'aſſurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes aſſez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amans;
Et dont la violence excite aſſez de trouble,
Sans que l'objet préſent l'irrite & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SEVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux.

SCENE II.

SEVERE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUi, je l'aime, Sévere, & n'en fais point d'excuse,
Que tout autre que moi vous flatte & vous abuse,
Pauline a l'ame noble & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée;
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques;
Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi;
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs & dissipé ma haine.

SEVERE.

Que vous êtes heureuse, & qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !
Ainsi de vos desirs toujours reine absolue,
Les plus grands changemens vous trouvent résolue ;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence & peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain & l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'auroit déja guéri de vous avoir perdue,
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Est-ce-là comme on aime, & m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, & si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentimens ;
Mais quelqu'autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y régne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble & que sédition.
Un je ne sçai quel charme encor vers vous m'emporte,
Votre mérite est grand, si ma raison est forte ;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux ;
Qu'il est environné de puissance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sçai mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu.

Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome ;
Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame & ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même à nos desirs cruelle
Que vous louïez alors en blasphémant contr'elle ;
Plaignez-vous-en encor, mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur ;
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins sincere
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SEVERE.

Ah ! Madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur ;
Je nommois inconstance & prenois pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grace, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte & ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare ;
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible ;
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, & ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire & cessez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens & les miens.

SEVERE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SEVERE.

Quel prix de mon amour! Quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens, ils souilleroient ma gloire.

SEVERE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur céde à son intérêt;
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle mes rend les soins que je dois à la même.
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse;
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice;
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SEVERE.

Puisse le juste ciel content de ma ruine
Combler d'heur & de jours Polyeucte & Pauline.

PAULINE.

Puisse trouver Sévere, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur.

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SEVERE.

O devoir qui me perd & qui me désespere !
Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaint tous deux, j'en verse encor des larmes,
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que votre songe est vain ;
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer, du moins si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encor !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;
Et bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévere est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je croi même au besoin qu'il seroit son appui ;
Mais soit certe croyance, ou fausse ou véritable ;
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, & vient pour m'épouser.

SCENE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE,

POLYEUCTE.

C'Est trop verser de pleurs, il est temps qu'ils tarissent,
Que votre douleur cesse, & vos craintes finissent :
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés,
Je suis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, & ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déja vraie ;
J'ai cru Sévere mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sçai, mais enfin j'en prens peu de souci :
Je suis dans Mélitene, & quel que soit Sévere,
Votre pere y commande, & l'on m'y considére ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste & confus,
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi, vous me soupçonnez déja de quelque ombrage !

PAULINE.

Je serois à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards :
La vertu la plus ferme évite les hazards ;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite & devoir trop sincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE, STRATONICE, CLEON.

CLEON.

Seigneur, Félix vous mande au Temple ;
La victime est choisie & le peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévere craint ma vue, elle irrite ſa flamme,
Je lui tiendrai parole & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir,
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout ſon crédit n'a rien que j'appréhende;
Et comme je connois ſa généroſité,
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

OU penſez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au Temple où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoi, vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déja que vous êtes Chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien?

NEARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteſte.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeſte.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolatrie & montrer qui nous sommes ;
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,
Je viens de le promettre & je vais l'accomplir.
Je rens graces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,
Où déja sa bonté prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modére.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révére.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il suffit sans chercher d'attendre & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déja la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une ſainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter ;
Pourquoi mettre au hazard ce que la mort aſſure ?
Quand elle ouvre le Ciel, peut-elle ſembler dure ?
Je ſuis Chrétien, Néarque, & le ſuis tout-à-fait,
La foi que j'ai reçue aſpire à ſon effet ;
Qui fuit croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NEARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe,
Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir !

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre !

NEARQUE.

Je ne puis déguiſer que j'ai peine à vous ſuivre,
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſuccomber.

POLYEUCTE.

Qui marche aſſurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie,
Qui craint de le nier dans ſon ame le nie,
Il croit le pouvoir faire & doute de ſa foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien préſume trop de ſoi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de ſa grace & rien de ma foibleſſe ;
Mais loin de me preſſer il faut que je vous preſſe :
D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'eſt offert pourtant, ſuivons ce ſaint effort ;

Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire & verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez & que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine Chrétien j'en montre plus que vous?

NEARQUE.

Vous sortez du baptême, & ce qui vous anime
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor toute entiere elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément.
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne molesse & ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie & montrer qui nous sommes;
Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir.

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie
Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt,
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces Dieux de pierre & de métal;

Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUe de ſoucis flottans ! que de confus nuages
Préſentent à mes yeux d'inconſtantes images !
Douce tranquillité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations que mes troubles produiſent
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour ſe détruiſent,
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y régne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur & tantôt ma ruine;
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſpérer ni craindre tout-à-fait.
Sévere inceſſamment brouille ma fantaiſie,
J'eſpére en ſa vertu, je crains ſa jalouſie;
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon rival.
Comme entre deux rivaux la haine eſt naturelle,
L'entrevue aiſément ſe termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un déſeſpéré qui peut tout attenter :
Quelque haute raiſon qui régle leur courage,
L'un conçoit de l'envie & l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Conſumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere & de la défiance;
Et ſaiſiſſant enſemble & l'époux & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur reſſentiment.

Mais que je me figure une étrange chimére,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévere,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses;
Ils se verront au Temple en hommes généreux;
Mais las! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitene,
Si contre lui Sévere arme l'aigle Romaine,
Si mon pere y commande & craint ce Favori,
Et se repent déja du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte & fait place à la crainte,
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper:
Dieu, faites que ma peur puisse enfin se tromper.
Mais sçachons-en l'issue.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

HE bien, ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au Temple se sont vus?

STRATONICE.

Ah! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens.....

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en ſçauriez avoir une plus juſte cauſe.

PAULINE.

L'ont-ils aſſaſſiné ?

STRATONICE.

Ce ſeroit peu de choſe,
Tout votre ſonge eſt vrai, Polyeucte n'eſt plus....

PAULINE.

Il eſt mort !

STRATONICE.

Non, il vit, mais ô pleurs ſuperflus !
Ce courage ſi grand, cette ame ſi divine
N'eſt plus digne du jour ni digne de Pauline.
Ce n'eſt plus cet époux ſi charmant à vos yeux ;
C'eſt l'ennemi commun de l'État & des Dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide ;
Un traître, un ſcélérat, un lâche, un parricide,
Une peſte exécrable à tous les gens de bien,
Un ſacrilége impie, en un mot un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit ſuffi ſans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens ſont-ce des impoſtures ?

PAULINE.

Il eſt ce que tu dis, s'il embraſſe leur foi ;
Mais il eſt mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne conſidérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore ;

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr ;
Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien.
Qu'il y manque s'il veut, je dois faire le mien.
Quoi, s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée
A suivre à son exemple une ardeur insensée ?
Quelque Chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur,
Je chéris sa personne, & je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon pere ?

STRATONICE.

Une secrette rage, un excès de colere,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ;
De leur vieille amitié c'est-là l'indigne fruit,
Ce perfide tantôt en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le traînoit au baptême.
Voilà ce grand secret & si mystérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle inforune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs.

En qualité de femme ou de fille, j'espere
Qu'ils vaincront un époux ou fléchiront un pere;
Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple,
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect:
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie,
Des mysteres sacrés hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit;
Tout le peuple en murmure, & Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
Quoi, lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois?
Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter même,
L'adultére & l'inceste en étoient les plus doux.
Oyez, dit-il ensuite, *oyez peuple, oyez tous.*
Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque
De la terre & du ciel est l'absolu Monarque,
Seul Etre indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel & souveraine fin.
C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie,
Lui seul tient en sa main le succès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas;
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense;
Vous adorez en vain des monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens,

Après en avoir mis les ſaints vaſes par terre,
Sans crainte de Félix, ſans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux, a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Du plus puiſſant des Dieux nous voyons la ſtatue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les myſtéres troublés, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé ſous le courroux céleſte;
Félix.... Mais le voici qui vous dira le reſte.

PAULINE.

Que ſon viſage eſt ſombre & plein d'émotion!
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation!

SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

UNe telle inſolence avoir oſé paroître!
En public! à ma vue! il en mourra le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embraſſe vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque & non de votre époux.
Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conſerve un ſentiment plus tendre;
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juſte colere;

Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu ſçavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je ſçai que de Néarque il doit voir le ſupplice.

FELIX.

Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux inſtruit,
Quand il verra punir celui qui l'a ſéduit.
Au ſpectacle ſanglant d'un ami qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir & le deſir de vivre
Reſſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace ;
Cette indiſcrette ardeur tourne bientôt en glace ;
Et nous verrons bientôt ſon cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez eſpérer qu'il change de courage ?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit ſe rendre ſage.

PAULINE.

Il le doit ; mais hélas ! où me renvoyez-vous,
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconſtance il faut qu'enfin j'eſpere
Le bien que j'eſpérois de la bonté d'un pere ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir ;
Je devois même peine à des crimes ſemblables ;
Et mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la juſtice à l'amour paternel,
Je me ſuis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes,
Plus de remercimens que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
Je ſçai quelle eſt l'humeur & l'eſprit d'un Chrétien :

Dans

Dans l'obſtination juſqu'au bout il demeure,
Vouloir ſon repentir, c'eſt ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiere.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de ſa ſecte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je reſpecte.

PAULINE.

Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-pere eſt l'appui?

FELIX.

Qu'il faſſe autant pour ſoi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il eſt aveuglé.

FELIX.

Mais il ſe plaît à l'être.
Qui chérit ſon erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere, au nom des Dieux...

FELIX.

Ne les reclamez pas;
Ces Dieux dont l'intérêt demande ſon trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Hé bien, qu'il leur en faſſe.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place...

FELIX.

J'ai ſon pouvoir en main; mais s'il me l'a commis,
C'eſt pour le déployer contre ſes ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute & ne vois plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FELIX.

Les Dieux & l'Empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FELIX.

J'ai les Dieux & Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste ;
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau Chrétien la premiere chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son ame ait embrassée ;
Polyeucte est Chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.

Vous devez présumer de lui comme du reste.
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste,
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux,
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux Cieux;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les menent au but où tendent leurs desirs;
La mort la plus infame ils l'appellent martyre.

FELIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il desire;
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere...

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé son forfait.

FELIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas! avec un œil d'envie;
Il brûle de le suivre au lieu de reculer,
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon pere,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime,
Il est de votre choix la glorieuse estime,
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle & prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop; bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre;
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moi m'en toucher c'est perdre & temps & pleurs,
J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on sçache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien:
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir;
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige,

A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

ALbin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie ;
En bravant les tourmens, en dedaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, & sans étonnement,
Dans l'obstination & l'endurcissement,
Comme un Chrétien enfin, le blasphéme à la bouche.

FELIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déja, rien ne le touche ;
Loin d'en être abattu son cœur en est plus haut,
On l'a violenté pour quitter l'échafaut,
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne sçait pas les maux dont mon cœur est atteint.
De pensers sur pensers mon ame est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;
Je sens l'amour, la haine, & la crainte, & l'espoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables ;
J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,

J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre;
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,
Je déplore sa perte; & le voulant sauver,
J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver,
Je redoute leur foudre & celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie:
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pere,
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révere.

FELIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique,
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévere me perdroit si j'en usois ainsi:
Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci;
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme & sensible, & je l'ai dédaigné,
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, & ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déja quelque espérance,

Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colere en ce cas implacable
Me feroit innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas, & lâche?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte & me fâche,
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille;
Mais si par son trépas l'autre épousoit ma fille,
J'acquerrois bien par-là de plus puissans appuis
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie;
Mais que plutôt que le Ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusques-là ma gloire ose se démentir.

ALBIN.

Votre cœur est trop bon & votre ame trop haute;
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FELIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FELIX.

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre & ne sçai que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en serviteur fidéle
Qu'en sa faveur déja la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniere espérance & le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée,
J'ai laissé tout au tour une troupe éplorée,

Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, & d'un espoir de grace
Appaisez la fureur de cette populace.

FELIX,

Allons, & s'il persiste à demeurer Chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sçache rien.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON.
Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

GArdes, que me veut-on?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que sur-tout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vu sans effroi,
Tu prens pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours.
Et toi qui tout sortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller quérir Sévere;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire;
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux & je mourrois content,

CLEON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps ; & revien promptement.

CLEON.

Je ferai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE,

Les Gardes se retirent au côté du Théâtre.

SOurce délicieuse en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre ;
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par-tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux & florissans ;
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leur coups sont moins attendus.

Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les ſiens;
De ton heureux deſtin voi la ſuite effroyable,
Le Scythe va venger la Perſe & les Chrétiens.
Encore un peu plus outre, & ton heure eſt venue;
Rien ne t'en ſçauroit garantir;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere;
Qu'un rival plus puiſſant ébloüiſſe ſes yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-pere;
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux;
Je conſens ou plutôt j'aſpire à ma ruine:
Monde, pour moi tu n'as plus rien;
Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir,
Vous promettez beaucoup & donnez davantage;
Vos biens ne ſont point inconſtans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.

Je la voi, mais mon cœur d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé ;
Et mes yeux éclairés des célestes lumieres
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumieres.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder ;
Cet effort génereux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie ou ma chere moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même,
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé ;
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes sauvé.
A quelque extrêmité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance ;

Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considére plus, je sçai mes avantages
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages:
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joui long-tems.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle;
Cette grandeur périt j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure & sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges,
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux;
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même-tems l'engage;
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sçai quel en est l'heur & quelle en est la gloire;
Des aïeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cent ans lui met l'Empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au Prince, à sa Couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne;

Si mourir pour ſon Prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez.
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre;
Et la Terre & le Ciel n'en connoiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble Idolâtre & Chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévere,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir,
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arriére,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriére,
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et ſortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie...
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachés
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel, car il eſt temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate;
Eſt-ce là ce beau feu? Sont-ce là tes ſermens?
Témoignes-tu pour moi les moindres ſentimens?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable;

Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
Et je ne voulois pas de sentimens forcés.
Mais cette amour si ferme & si bien méritée
Que tu m'avois promise & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie,
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
Et ton cœur insensible à ces tristes appas
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, & plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si dans ce séjour de gloire & de lumiere
Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense,
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimére, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine;
Je vais...

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

Mais quel deſſein en ce lieu vous amene,
Sévere? auroit-on cru qu'un cœur ſi généreux
Pût venir juſqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite;
A ma ſeule priere il rend cette viſite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Poſſeſſeur d'un tréſor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le réſigne,
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant & du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre & qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle eſt digne de vous,
Ne la refuſez pas de la main d'un époux;
S'il vous a déſunis, ſa mort vous va rejoindre,
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre;

Rendez-lui votre cœur, & recevez sa foi,
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moi,
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.
Qu'on me mene à la mort, je n'ai plus rien à dire,
Allons, Gardes, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

Dans mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître & ne vous chérir pas?
Un homme aimé de vous, si-tôt qu'il vous posséde,
Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous céde:
Et comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque pour y prétendre ils osent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moi si mes destins un peu plutôt propices
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux;
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que...

PAULINE.

Briſons là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux,
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Sévere, connoiſſez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à ſon heure derniere,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cauſe, encor qu'innocemment.
Je ne ſçai ſi votre ame à vos deſirs ouverte
Auroit oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſçachez qu'il n'eſt point de ſi cruels trépas
Où d'un front aſſuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'eſt point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de ſouiller une gloire ſi pure,
Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort,
Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort;
Et ſi vous me croyez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en haine.
Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au bout;
Mon pere eſt en état de vous accorder tout,
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux c'eſt à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui,
Faites-vous un effort pour lui ſervir d'appui.
Je ſçai que c'eſt beaucoup que ce que je demande,
Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande;
Conſerver un rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et ſi ce n'eſt aſſez de votre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.
Adieu. Réſolvez ſeul ce que vous devez faire;
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſpérer,
Pour vous priſer encor, je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'est ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur & le réduit en poudre ?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné,
Je trouve tout perdu quand je croi tout gagné ;
Et toujours la fortune à me nuire obstinée
Tranche mon espérance aussi-tôt qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,
Toujours triste, toujours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle ame est haute autant que malheureuse;
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;
Et que par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte & Felix, l'épouse avec l'époux,
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle

Que Sévere l'égale & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien dûe, & que l'ordre des Cieux
En me la refuſant m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuſer le ſort ni le Ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, penſez-y bien.
Quoi, vous entreprenez de ſauver un Chrétien?
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt & fut toujours la haine de Décie?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis ſeroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encor Sévere, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire;
Qu'après le ſort ſe montre ou propice ou contraire;
Comme ſon naturel eſt toujours inconſtant,
Périſſant glorieux je périrai content.
Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La ſecte des Chrétiens n'eſt pas ce que l'on penſe;
On les hait, la raiſon je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ai voulu les connoître,
On les tient pour ſorciers dont l'enfer eſt le maître;
Et ſur cette croyance on punit du trépas
Des myſtéres ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérés, Eleuſine, & la bonne Déeſſe
Ont leurs ſecrets comme eux à Rome & dans la Grece;
Encore impunément nous ſouffrons en tous lieux,
Leur Dieu ſeul excepté, toute ſorte de Dieux;
Tous les monſtres d'Egypte ont leurs temples dans Rome,
Nos aïeux à leur gré faiſoient un Dieu d'un homme;

Et leur ſang parmi nous conſervant leurs erreurs;
Nous rempliſſons le Ciel de tous nos Empereurs,
Mais à parler ſans fard de tant d'Apothéoſes,
L'effet eſt bien douteux de ces métamorphoſes.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître abſolu de tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il réſout:
Mais ſi j'oſe entre nous dire ce qui me ſemble,
Les nôtres bien ſouvent s'accordent mal enſemble;
Et me dût leur colére écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices déteſtés, les vertus floriſſantes,
Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons,
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons;
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des ſoldats plus fidéles?
Furieux dans la guerre ils ſouffrent nos bourreaux,
Et Lions au combat ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par ſon gendre,
Et contentons ainſi d'une ſeule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

CENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.

ALbin, as-tu bien vu la fourbe de Sévere ?
As-tu bien vu sa haine, & vois-tu ma misere ?

ALBIN.

n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
t ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FELIX.

ue tu discernes mal le cœur d'avec la mine !
ans l'ame il hait Félix & dédaigne Pauline ;
t s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
es restes d'un rival trop indignes de lui.
parle en sa faveur, il me prie, il menace,
t me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace ;
ranchant du généreux il croit m'épouvanter,
'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer :
e sçai des gens de Cour quelle est la politique,
'en connois mieux que lui la plus fine pratique ;
'est en vain qu'il tempête & feint d'être en fureur ;
e vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur,
e ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
pargnant son rival je serois sa victime ;
t s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
e piége est bien tendu, sans doute il le perdroit.
lais un vieux Courtisan est un peu moins crédule,
l voit quand on le joue & quand on dissimule ;
t moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
u'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux, que vous vous gênez par cette défiance!

FELIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte:
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit;
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FELIX.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet...

FELIX.

Albin, je m'en défie;
Et connois mieux que lui la haine de Décie;
En faveur des Chrétiens s'il choquoit son courroux,
Lui-même assurément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie,
Amenez Polyeucte, & si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le suive
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je voi le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en a averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déja paroître,
Je ne sçai si long-temps j'en pourrois être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir;

Et

Et Sévere aussi-tôt courant à sa vengeance
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage,
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FELIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence;
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous & gardez bien la porte.

SCENE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte, & la loi des Chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens;
La raison me l'ordonne & la loi des Chrétiens,
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FELIX.

Te suivre dans l'abîme où tu veux te jetter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FELIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connoître ;
Pour me faire Chrétien sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge,
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances,
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses ;
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre,
Ce n'est qu'à ses Elus que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FELIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévere ?

FELIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colére ;
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?

Portez à vos Païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,
Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FELIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,
Elle est un don du Ciel & non de la raison;
Et c'est-là que bientôt voyant Dieu face à face;
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;
En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre.
Dont la condition répond mieux à la vôtre;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites;
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bien-tôt d'humeur & de langage!
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage!
Celui d'être Chrétien s'échappe, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard.

FELIX.

Va, ne présume pas que quoi que je te jure;
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture;
Je flattois ta manie afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.

Je voulois gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissans ;
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux ; mais j'apperçois Pauline.
O Ciel !

SCENE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour,
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un pere ?

FELIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévere.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager ;
Il voit quelle douleur dans l'ame vous posséde,
Et sçait qu'une autre amour en est le seul reméde.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer,
Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,

Et pour me reprocher au mépris de ma foi
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Voi pour te faire vaincre un si fort adversaire
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline;
Apprens d'elle à forcer ton propre sentiment,
Prens sa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
Si tu peux rejetter de si justes desirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
Ne désespére pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déja dit & vous le dis encore,
Vivez avec Sévere ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi;
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connois plus si vous n'êtes Chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos Dieux & vous.

PAULINE.

Ah, mon pere, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable;
La nature est trop forte, & ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais;
Un pere est toujours pere, & sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jettez sur votre fille un regard paternel,
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence & le crime;
Et qu'elle changera par ce redoublement
En injuste rigueur un juste châtiment.

Nos destins par vos mains rendus inséparables
Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables,
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un pere est toujours pere;
Rien n'en peut effacer le sacré caractere,
Je porte un cœur sensible, & vous l'avez percé,
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnois-tu plus ni beau pere ni femme,
Sans amitié pour l'un & pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre le nom & de gendre & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour & son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
Vos résolutions usent trop de remise,
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, Maître de l'Univers,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre & les Enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie,

Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre,
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre.
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux Cieux.
La prostitution, l'adultere, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels;
J'ai profané leur Temple & brisé leurs Autels,
Je le ferois encor si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté céde à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FELIX.

Impie;
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FELIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chere Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te fuivrai par-tout, & mourrai fi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne fuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéiffe,
Puifqu'il aime à périr je confens qu'il périffe.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ai dû.
Ma bonté naturelle aifément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à préfent fe déploie,
Que Sévere en fureur tonne, éclatte, foudroie,
M'étant fait cet effort j'ai fait ma fûreté.
Mais n'es-tu point furpris de cette dureté ?
Vois-tu comme le fien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai fatisfait mon efprit affligé,
Pour amollir fon cœur je n'ai rien négligé,
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes;
Et certes fans l'horreur de fes derniers blafphêmes
Qui m'ont rempli foudain de colere & d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient je ne fçai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre fang par votre propre main.

FELIX.

Ainfi l'ont autrefois verfé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a crû loin d'en être affoiblie;

Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous ſéduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris ſçaura vous émouvoir....

FELIX.

Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivi ce traître,
Et que ce déſeſpoir qu'elle fera paroître
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre & voir ce qu'elle fait,
Romps ce que ſes douleurs y donneroient d'obſtacle,
Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle,
Tâche à la conſoler, va donc, qui te retient?

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin, Seigneur, elle revient.

SCENE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Pere barbare, acheve, acheve ton ouvrage;
Cette ſeconde hoſtie eſt digne de ta rage,
Joins ta fille à ton gendre, oſe, que tardes-tu?
Tu vois le même crime ou la même vertu,
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laiſſé ſes lumieres,
Son ſang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a deſſillé les yeux & me les vient d'ouvrir.

Je voi, je sçai, je croi, je suis désabusée;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis Chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit,
Conserve en me perdant ton rang & ton crédit,
Redoute l'Empereur, appréhende Severe;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes Dieux que je déteste,
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez;
Et saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir,
C'est la grace qui parle & non le désesespoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? Je suis Chrétienne;
Affermi par ma mort ta fortune & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux Cieux.

SCENE DERNIERE.

SEVERE, FELIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

Pere dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique;
Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avois offerte,
Au lieu de le sauver précipite sa perte,

J'ai prié, menacé, mais ſans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens vous verrez que Sévere
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce ſervice fidèle,
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle,
Adieu ; mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame appaiſée
Souffrez que je vous livre une vengeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités,
Je dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre ;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre,
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas,
Je céde à des tranſports que je ne connois pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre
De ma fureur je paſſe au zèle de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout-puiſſant,
Son amour épandu ſur toute la famille
Tire après lui le pere auſſi-bien que la fille :
J'en ai fait un Martyr, ſa mort me fait Chrétien ;
J'ai fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien.
C'eſt ainſi qu'un Chrétien ſe venge & ſe courrouce :
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens,
Je le ſuis, elle l'eſt, ſuivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureuſement enfin je retrouve mon pere !

Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne feroit touché d'un si tendre spectacle ?
De pareils changemens ne vont point sans miracle ;
Sans doute vos Chrétiens qu'on persécute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;
Ils menent une vie avec tant d'innocence,
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance.
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours quoi qu'on m'en ait pu dire ;
Je n'en voi point mourir que mon cœur n'en soupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
Qu'il les serve à sa mode & sans peur de la peine.
Si vous êtes Chrétien ne craignez plus ma haine,
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
Servez bien votre Dieu, servez notre Monarque,
Je perdrai mon crédit envers sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité ;
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage ;
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités.
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure ;
Allons à nos Martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu ;
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

FIN.



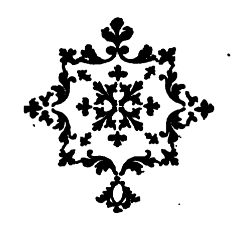
JUGEMENT SUR LA TRAGEDIE *DE POLYEUCTE*, MARTYR.

Quelque heureux succès qu'ait eu cette Tragédie de Monsieur Corneille, *elle n'a cependant pas échappé la censure des Auteurs graves, par rapport aux libertés qu'il a prises de faire monter les Saints sur son Théâtre, & pour y avoir corrompu les vertus Chrétiennes.*

Il avoue lui-même qu'il s'y est donné la licence de changer l'histoire en quelque chose & d'y mêler des Episodes d'invention; mais il prétend pouvoir justifier sa conduite, sous prétexte que son sujet n'est pris que de l'Histoire Ecclésiastique, qui ne peut être que l'objet d'une croyance pieuse.

Au reste le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de Cinna, *mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mêlange avec la fermeté du divin (c'est le langage de l'Auteur,) que sa représentation a satisfait tout ensemble les Dévots à la mode & les gens du monde.*

M. Corneille *ajoute qu'à son gré il n'a point fait de Pièce où l'ordre du Théâtre soit plus beau & l'enchaînement des Scènes mieux menagé.* L'unité d'Action, celle de Jour, & celle de Lieu *y ont toute la justesse requise.*



LA MORT
DE POMPÉE,
TRAGÉDIE.



ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, Femme de Pompée.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

CLÉOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conseil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant-Général des Armées du Roi d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain, à la solde du Roi d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cléopatre.

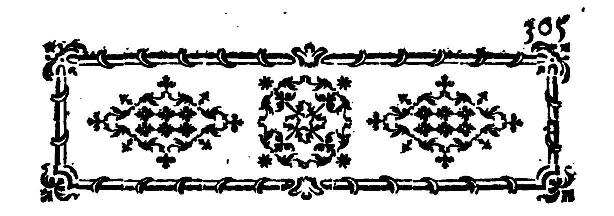
ACHORÉE, Ecuyer de Cléopatre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scène est en Alexandrie, dans le Palais de Ptolomée.



LA MORT *DE POMPÉE*, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

LE destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ses fleuves teints de ſang & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une éclatante hiſtoire.
Il fuit, lui qui toujours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre ſon beau-pere ayant beſoin d'aſyles,
Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
Il croit que ce climat en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le Ciel, ſauvera bien la terre,
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde;
Et veut que notre Egypte en miracles féconde
Serve à ſa liberté de ſépulcre ou d'appui,
Et releve ſa chûte ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre;
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre,
S'il couronna le pere, il hazarde le fils,
Et nous l'ayant donnée il expoſe Memphis.
Il faut le recevoir ou hâter ſon ſupplice,
Le ſuivre ou le pouſſer dedans le précipice;

L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste & d'être malheureux;
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils me doivent disposer:
Il s'agit de Pompée & nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire;
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La justice & le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir & non pas les raisons.
Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue & sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours du Pharsale;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples & des Princes,
Qui vengeroient pour lui le sang de leurs provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre & leurs sceptres brisés;
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chûte.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pouvoit pour soi, cédez alors qu'il tombe;
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste en est souvent coupable;

Et la fidélité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers dont les coups invincibles
Pour être glorieux ne font pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des destins & des Dieux;
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des coléres célestes
Il en vient dessus vous faire fondre les restes;
Et sa tête qu'à peine il a pu dérober
Toute prête de cheoir cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime,
Elle marque sa haine & non pas son estime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort!
Il devoit mieux remplir nos vœux & notre attente,
Faire voir sur ses nerfs la victoire flottante;
Il n'eût ici trouvé que joie & que festins;
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrace & non à sa personne,
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête.
Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'Etat,
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes,

Le droit des Rois consiste à ne rien épargner,
La timide équité détruit l'art de régner,
Quand on craint d'être injuste on a toujours à
craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.
C'est-là mon sentiment; Achillas & Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime,
Chacun a son avis; mais quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai, mais quoique de Pompée
Je voie & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur?
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vain-
queur,
Neutre jusqu'à présent vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer César, si on l'adore;
Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel;
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire;
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte on ne peut vous blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu Roi Ptolomée;
Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un Monarque, & dût-il sa Cou-
ronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,

Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considére,
Que hazardoit Pompée en servant votre pere?
Il se voulut par-là faire voir tout-puissant;
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourse de César fit plus que sa harangue;
Sans ses mille talens, Pompée & ses discours
Pour rentrer en Epypte étoient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles,
Les effets de César valent bien ses paroles;
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez & devez reconnoître,
Le recevoir chez vous c'est recevoir un maître
Qui tout vaincu qu'il est, bravant le nom de Roi,
Dans vos propres Etats vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa têt
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête,
J'obéis avec joie, & je serois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coup

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connois l'un & l'autre
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort:
Des quatre le premier vous seroit trop funeste,
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser & sur mer & sur terre
La suite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeroient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose;

Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose ;
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité ;
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome asservie,
Cependant que forcé d'épargner son rival,
Aussi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
Assurer sa puissance & sauver son estime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit
Prendre sur vous la honte & lui laisser le fruit.
C'est-là mon sentiment, ce doit être le vôtre,
Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre ;
Mais suivant d'Achillas le conseil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes ;
Et cédons au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, & de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme ;
Abattons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde ;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde ;
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras, & ces Rois que tu braves
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi-bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime ;
Qu'il plaise au Ciel ou non, laissez-m'en le souci ;

Je croi qu'il veut sa mort puisqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je croi tout juste alors qu'un Roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez & hâtez-vous d'assurer ma Couronne;
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte & celui des Romains.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

PHotin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue;
De l'abord de Pompée elle espére autre issue:
Sçachant que de mon pere il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement,
Elle se croit déja souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;
Et se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son ame elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas;
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la sœur & du frere
Suivant le testament du feu Roi votre pere;
Son hôte & son ami qui l'en daigna saisir;
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille en vous parlant contre elle
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle,

Du

Du Trône & non du cœur je la veux éloigner ;
Car c'eſt ne régner pas qu'être deux à régner.
Un Roi qui s'y réſout eſt mauvais politique,
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique ;
Et les raiſons d'Etat... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici !

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée ! à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez ;
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme ?

CLEOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, & couronna mon pere
Dont l'ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il espére.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs & son remerciment.

CLEOPATRE.

Après un tel bienfait c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, & je vois sa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix;
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage,
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage & même dans le port!
Quoi, vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire;
Et que pour mon état j'ai jugé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voi que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, Madame, & j'avoue...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine,
Je sçai votre innocence, & je connois sa haine;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans répartir.

CLEOPATRE.

Ah! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux & de leur tyrannie,

Rappellez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le Ciel & le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi ! d'un frivole espoir déja préoccupée
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée;
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu!
Confessez-le, ma sœur, vous sçauriez vous en taire,
N'étoit le testament du feu Roi notre pere,
Vous sçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous sçaurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi;
Et que si l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour César & non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulois cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu Roi son Trône & sa patrie,
Et que jusques dans Rome il alla du Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage;
Vous assez jeune encor, moi déja dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
César en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée & son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule priere
Qui de leur amitié fut la preuve derniere;
Vous en sçavez l'effet & vous en jouissez,
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts,

Et nous ouvrant ſon cœur nous ouvrit ſes tréſors.
Nous eumes de ſes feux, encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre & ceux de la puiſſance;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale
Me laiſſa comme à vous la dignité Royale;
Et par ſon teſtament il vous fit cette loi,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office
Vous appellez faveur ce qui n'eſt que juſtice,
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLEOPATRE.

Céſar viendra bientôt, & j'en ai lettre expreſſe;
Et peut-être aujourd'hui vos yeux ſeront témoins
De ce que votre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlois en Reine;
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du ſceptre indigne raviſſeur,
Vous m'avez plus traitée en eſclave qu'en ſœur;
Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flatter vos inſolens miniſtres;
Dont j'ai craint juſqu'ici le fer ou le poiſon;
Mais Pompée ou Céſar m'en va faire raiſon;
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne.
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
Quel étoit l'intérêt qui me faiſoit parler.



SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuſe?

PHOTIN.

Seigneur, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe;
Je n'en ſçai que penſer, & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'auroit ſoupçonné,
Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort.
Cléopatre vous hait, elle eſt fiére, elle eſt belle,
Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contr'elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMÉE.

Mais ſi tout grand qu'il eſt il céde à ſes appas?

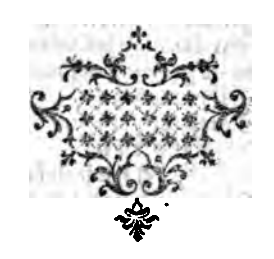
PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon ame;
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César; & si vous étiez crue;
L'Egypte pour Pompée armeroit à sa vue,
En prendroit la défense, & par un prompt secours
Du destin de Pharsale arrêteroit le cours!
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naissance:
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions,
Leur générosité soumet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;
Et si le peuple y voit quelques déreglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.

Ce malheur de Pompée acheve la ruine ;
Le Roi l'eût fecouru, mais Photin l'affaffine :
Il croit cette ame baffe & fe montre fans foi,
Mais s'il croyoit la fienne il agiroit en Roi.

CHARMION.

Ainfi donc de Céfar l'amante & l'ennemie... ?

CLEOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poffédez le fien ?

CLEOPATRE.

Je croi le poffécder.

CHARMION.

Mais le fçavez-vous bien ?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une Princeffe aimant fa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eft fûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont fon cœur foit épris,
N'oferoient l'expofer aux hontes d'un mépris.
Notre féjour à Rome enflamma fon courage ;
Là j'eus de fon amour le premier témoignage,
Et depuis jufqu'ici chaque jour fes couriers
M'apportent en tribut fes vœux & fes lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Efpagne
La fortune le fuit & l'amour l'accompagne ;
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du fang des amis de Pompée,
Il trace des foupirs, & d'un ftile plaintif
Dans fon champ de victoire il fe dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharfale,
Et fi fa diligence à fes feux eft égale,
Ou plutôt fi la mer ne s'oppofe à fes feux,
L'Egypte le va voir me préfenter fes vœux.

Il vient, ma Charmion, jusques dans nos murailles
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, & soumettre à mes loix
Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois;
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas;
Et que le grand César n'a rien qui l'importune
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est votre attente, & que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paisible hymenée
Par des liens sacrés tient son ame enchaînée?

CLEOPATRE.

Le divorce aujourd'ui si commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains;
César en sçait l'usage & la cérémonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur sçaura mieux l'arrêter;
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui sçaura mieux pour moi ménager son courage.
Mais laissons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen s'il se peut achever,
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, & soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu;
J'en aime la chaleur & la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faîte des grandeurs;

Et je la désavoue alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidele Achorée
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

EN est-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort,
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas;
Et voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le Roi touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir;
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites,

Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hazarder point Cornélie avec lui.
N'exposons, lui dit-il, *que cette seule tête*
A la réception que l'Egypte m'apprête ;
Et tandis que moi seul j'en courrai le danger ;
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le Roi Juba nous garde une foi plus sincere,
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton pere ;
Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton ;
Ne désespere point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se présente, & lui tendant la main
Le salue Empereur en langage Romain ;
Et comme député de ce jeune Monarque,
Passez, Seigneur, dit-il, *passez dans cette barque ;*
Les sables & les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux.
Ce héros voit la fourbe & s'en moque dans l'ame ;
Il reçoit les adieux des siens & de sa femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majesté sur son visage empreinte,
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;
Sa vertu toute entiere à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ai sçu ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vu le reste & mon cœur en soupire ;
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez point les miens, achevez, Achorée ;
L'histoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

ACHORÉE.

On l'amene, & du port nous le voyons venir
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre;
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre,
Il se leve, & soudain pour signal Achillas
Derriere ce héros tirant son coutelas,
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome;
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur
De ces quatre enragés admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, Dieux, épargnez nos villes;
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains,
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais que fait & que dit ce généreux courage?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé;
Immobile à leurs coups en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre;
Et son dernier soupir est un soupir illustre
Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin panchée
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats;

On defcend, & pour comble à fa noire aventure
On donne à ce héros la mer pour fépulture;
Et le tronc fous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, & de l'onde, & du vent.
La trifte Cornélie à cet affreux fpectacle
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obftacle;
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis n'efpérant plus rien leve les mains aux Cieux;
Et cédant tout-à-coup à la douleur plus forte
Tombe dans fa galere évanouie ou morte.
Les fiens en ce défaftre à force de ramer
L'éloignent de la rive & regagnent la mer;
Mais fa fuite eft mal sûre, & l'infame Septime
Qui fe voit dérober la moitié de fon crime,
Afin de l'achever prend fix vaiffeaux au port,
Et pourfuit fur les eaux Pompée après fa mort.
Cependant Achillas porte au Roi fa conquête;
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un fous fes pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun fe figure
Un défordre foudain de toute la nature,
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Préfente à leurs terreurs l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part, montrant fur le rivage
Dans une ame fervile un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un foin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaffer la cendre,
Et d'un peu de pouffiere élever un tombeau
A celui qui du monde eut le fort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourfuit Cornélie;
On voit d'ailleurs Céfar venir de Theffalie,
Une flotte paroît qu'on a peine à compter.....

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris ;
Le voulant secourir César nous eût surpris,
Vous voyez sa vîtesse, & l'Egypte troublée
Avant qu'être en défense en seroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon Trône & votre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres ;
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens étant de même sang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encore étant de même rang,
Etant Rois l'un & l'autre ; & toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur, car l'Etat dont mon cœur est content
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend :
Mais César à vos loix soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sçai régler,
Elle peut m'éblouir & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange,
Je connois ma portée & ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, & vous en userez.

CLEOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espere beaucoup vu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui ;
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui,

Je ne garde pour vous ni haine ni colère;
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frere.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand César arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien;
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même;
Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir.
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'Ai suivi tes conseils, mais plus je l'ai flattée;
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
Je m'allois emporter dans les extrêmités;
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue
N'eût plus considéré César ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante! à l'ouir, elle est déja ma Reine,
Et si César en croit son orgueil & sa haine,

Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet;
De son frere & son Roi je deviens son sujet.
Non, non, prévenons-la, c'est foiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre,
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire & de régner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage & la guerre
Enflé de sa victoire & des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'assujettir & vos Etats & vous,
Imputeroit à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cleopatre vit, s'il la voit, elle est Reine.

PHOTIN.

Si Cleopatre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi, pour voir sur sa tête éclater ma Couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bientôt, & vous serez le maître.

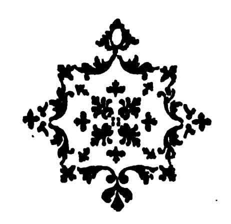
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne céde aisément aux soins de leur grandeur;
Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le monde à ses loix n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine
Sçauroit mal son métier, s'il laissoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son Empire,
Jouir de sa fortune & de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'Etat:
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire,
En lui déférant tout, veüillez vous souvenir
Que les événemens regleront l'avenir.
Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,
Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne:
Il en croira sans doute ordonner justement
En suivant du feu Roi l'ordre & le testament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entiere injustice:
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, & laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences:
Jusques-là réprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolens;
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie & le sceptre à la fois;
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.

Cher appui de mon Trone, allons ſans plus attendre
Offrir tout à Céſar afin de tout reprendre,
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs ſéduire ſon pouvoir.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le Roi va lui-même en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa Couronne,
Cléopatre s'enferme en son appartement,
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juste, & digne d'une Reine,
Qui soutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de sa naissance & de sa dignité.
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Sçavoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sçai si César prendroit plaisir à feindre,
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre;
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai suivi.

Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & si dans les hazards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse,
J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi;
Et César qui lisoit sa peur sur son visage
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival;*
Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voici déja l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte & sa vue égarée
Rappellent sa grande ame à peine séparée;
Et son courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux sa défaite & sa mort.
César à cet aspect comme frappé du foudre,
Et comme ne sçachant que croire ou que résoudre,
Immobile, & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-temps ses sentimens cachés;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise

Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise ;
Et de cette douceur son esprit combattu
Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joie & ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de foiblesse.
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Leve les mains ensemble & les regards aux Cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis tout triste & pensif il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne répartir
Que d'un regard farouche & d'un profond soupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes par-tout & des ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en maître, & de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-pere.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle,
Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient, allez ;
Peignez-lui bien nos gens pâles & désolés ;
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.



SCENE II.

CESAR, PTOLOMÉE, LEPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOMÉE.

SEigneur, montez au Trône & commandez ici.

CESAR.

Connoissez-vous César de lui parler ainsi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie ?
Certes Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne;
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre;
S'il en eût aimé l'offre, il eût sçu s'en défendre;
Et le Trône & le Roi se seroient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire;
Votre chûte eût valu la plus haute victoire;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains.

Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux en ce dernier effort
La puissance absolue & de vie & de mort ?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée ;
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois osé ?
De quel nom après tout pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront,
Que sur tant de milliers ne fit le Roi de Pont ?
Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule ;
Et que s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable présent ?
Graces à ma victoire on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur,
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse & redoutable zèle,
Que regle la fortune & qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Etant né Souverain, je vois ici mon maître,
Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre Cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris,
Jugez si vos discours rassurent mes esprits,
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,

Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere & tant de Majesté.
Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la premiere,
Tout ce qu'il fit après fut à votre priere :
Il émut le Sénat pour des Rois outragés,
Que sans cette priere il auroit négligés.
Mais de ce grand Sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances ;
Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout,
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux
Passer en tyrannie & s'armer contre vous.....

CESAR.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées ;
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités :
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire ;
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,
Jusques dans les enfers chercheroit du secours ;
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous votre puissance ;
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux
Usant mal de vos droits vous rendît malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime;
Mais pour servir César rien n'est illégitime,
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver,
Vous pouvez en jouir & le désapprouver;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire;
Et que ce sacrifice offert par mon devoir
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses
De mauvaises couleurs & de froides excuses.
Votre zèle étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit;
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer;
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner;
Où mes plus dangereux & plus grands adversaires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes freres;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embrasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avoit pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde & Pompée & César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence! ah! n'ayez plus ce soin,
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'appaiserois Rome avec votre supplice,

Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous pussent garantir;
Votre trône lui-même en seroit le théâtre:
Mais voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison;
Suivant les sentimens dont vous serez capable
Je sçaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur-tout pensez bien aux choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laissez ici
Entretenir les miens sur quelqu'autre souci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

ANtoine, avez-vous vu cette Reine adorable?

ANTOINE.

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable;
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps;
Une Majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage,
Ses yeux sçavent ravir, son discours sçait charmer;
Et si j'étois César, je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire & la croyant dans l'ame;
Par un refus modeste & fait pour inviter,

Elle s'en dit indigne, & la croit mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime ;
Elle qui de vous seul attend son diadême,
Qui n'espére qu'en vous ! douter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour sans crainte à son amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et sur-tout elle craint l'amour de Calphurnie ;
Mais l'une & l'autre crainte à votre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux,
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes,
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir
Sçachez que Cornélie est en votre pouvoir,
Septime vous l'amene orgueilleux de son crime ;
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs par vous instruits
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & fâcheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O ciel ! & ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur......

CESAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître;
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un Roi,
Après avoir servi sous Pompée & sous moi.

SCENE V.

CORNELIE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CORNELIE.

CEsar, car le destin que dans tes fers je brave
Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur:
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.

J'ai vu mourir Pompée & ne l'ai pas suivi ;
Et bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours & du fer & des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas ! & sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée ;
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon époux son trône & sa province ?
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée ;
Et si j'eusses avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déja dit, César, je suis Romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie ;
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CESAR.

O d'un illustre époux noble & digne moitié
Dont le courage étonne & le sort fait pitié !
Certes vos sentimens font assez reconnoître

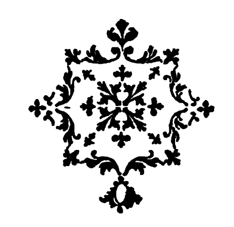
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez
Où vous êtes entrée, & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille,
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux,
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la Cour d'un Roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi;
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses allarmes;
Et qu'enfin m'attendant, sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier.
Alors foulant aux pieds la discorde & l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite;
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.

Je vous laisse à vous-même, & vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, & chacun aura soin d'obéir

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUoi ! de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, & sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse & rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps & porte un coup plus rude.
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré,
Par adresse il se fâche après s'être assuré,
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire,
Il poursuivoit Pompée & chérit sa mémoire,
Et veut tirer à soi par un courroux accort
L'honneur de sa vengeance & le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! si je t'avois cru, je n'aurois pas de maître,
Je serois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître ;
Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois
D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.
Le destin les aveugle au bord du précipice,
Ou si quelque lumiere en leur ame se glisse,

Cette fauſſe clarté dont il les éblouit
Les plonge dans un gouffre & puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar ; mais puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Il porte dans ſon flanc de quoi nous en laver,
C'eſt-là qu'eſt notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure,
Je ſçai mieux conformer les remédes au mal ;
Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival,
Et notre main alors également trempée
Et du ſang de Céſar & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de titres différens,
Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par-là ſeulement ma perte eſt évitable,
C'eſt trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable ;
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour diſpoſons des Romains,
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Conſidére les miens, tes yeux en ſont témoins,
Pompée étoit mortel, & tu ne l'es pas moins,
Il pouvoit plus que toi, tu lui portois envie,
Tu n'as non plus que lui qu'une ame & qu'une vie ;
Et ſon ſort que tu plains te doit faire penſer
Que ton cœur eſt ſenſible & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'appaiſer Rome par ton ſupplice,
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur
Qui n'épargne en un Roi que le ſang de ſa ſœur,
Je n'abandonne plus ma vie & ma puiſſance
Au hazard de ſa haine ou de ton inconſtance ;
Ne croi pas que jamais tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme ou punir ſes mépris.

J'emploierai contre toi de plus nobles maximes;
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser aux choix, j'obéis, & je voi
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée, & la cendre
Puissent mieux satisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter,
Toute cette chaleur est peut-être inutile,
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville,
Que pouvons-nous contr'eux? & pour le prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.
A deux mille d'ici vous avez six mille hommes
Que depuis quelques jours craignant des remuemens
Je faisois tenir prêts à tous événemens.
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue,
Cette ville a sous terre une secrette issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusques dans le Palais introduire sans bruit:
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce seroit trop courir vous-même à votre perte;
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enivré des douceurs de l'amour & du vin.
Tout le peuple est pour nous; tantôt à son entrée
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée;
Lors qu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voyois sa fureur à peine se dompter;
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
Mais sur-tout les Romains que commandoit Septime,
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,

Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des freres, des germains
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paroître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups.
Son faux art de clémence ou plutôt ſa folie
Qui penſe gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès
Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre, agiſſez avec feinte,
Seigneur, & ne montrez que foibleſſe & que crainte;
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun offenſeroit ſes yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.



SCENE II.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ai vu César, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colére.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse, & j'avois attendu,
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-meme appaiser les débats,
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre Empire,
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques;
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas;
En vain on les éleve à régir des Etats,
Un cœur né pour servir sçait mal comme on commande,
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande;
Et sa main que le crime en vain fait redouter
Laisse chêoir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, & ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres.

Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je mériterois mieux cette amitié si pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature,
César embrasseroit Pompée en ce Palais,
Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit son Monarque encore à juste titre
Ami de tous les deux & peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ai maltraitée, & vous êtes si bonne
Que vous me conservez la vie & la couronne,
Vainquez-vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur est bien dûe, ils vous ont offensée;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée:
Si César les punit des crimes de leur Roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi,
Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine;
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout, César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colére.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les méprise assez pour ne me venger pas;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir,
J'en ai déja parlé, mais il a sçu gauchir;
Et tournant le discours sur une autre matiere,
Il n'a ni refusé ni souffert ma priere.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux succéder;

Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient, souffrez que je l'évite;
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir;
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORÉE, Romains.

CESAR.

Reine, tout est paisible, & la ville calmée
Qu'un trouble assez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du soldat insolent & du peuple mutin.
Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces soins importuns qui m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les Dieux au-dessus de sa tête.

Oui, Reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers;
S'il étoit quelque trône où vous puissiez paroître
Plus dignement assise en captivant son maître,
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas,
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du Monde.
C'est ce glorieux titre à présent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif,
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre
Qu'il en estime l'un & me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je sçai ce que je dois au souverain bonheur.
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur,
Je ne vous tiendrai plus mes passions secrettes,
Je sçai ce que je suis, je sçais ce que vous êtes;
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le sceptre que je porte est un de vos présens,
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus ni de tant de bienfaits.

Mais hélas ! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance ;
Cet Etat de nouveau rangé ſous ma puiſſance,
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me ſont mépriſable alors qu'ils me font Reine ;
Et ſi Rome eſt encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'oſe encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes déſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats je ſçai qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toujours des Rois
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſçai que vous pouvez forcer d'autres obſtacles ;
Vous me l'avez promis, & j'attends ces miracles ;
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

ÇESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique ;
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire ;
Et vos yeux la verront par un ſuperbe accueil
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encore une défaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes deſirs prétendent ;

C'eſt le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent;
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux
Me les faiſoit cueillir ſans m'eloigner de vous.
Mais las! contre mon feu mon feu me ſollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte;
En quelques lieux qu'on fuie, il mè faut y courir
Pour achever de vaincre & de vous conquerir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi
Que venir, voir & vaincre eſt même choſe en moi.

CLEOPATRE.

Ceſt trop, ceſt trop, Seigneur, ſouffrez que j'en abuſe,
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre, & peut-être le jour:
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpere & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place:
Achillas & Photin ſont gens à dédaigner,
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime....

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de Reine;
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés,
Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous j'oſe épargner le Roi,
Et ſi mes feux n'étoient.....

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNEILLE.

CEsar, prends garde à toi.
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête;
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont, apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices;
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du Ciel ont vu de quel courage
Je préparois la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,
Il la pousse & l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNELIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance;
Ne le présume plus, le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.

J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte;
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,
Et forme des desirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sçait & la souffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie;
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'est-là que je le veux;
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement & par un digne effort
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,
Ta perte la recule, & ton salut l'avance;
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience auroit trop à souffrir.
La vengeance éloignée est à demi perdue,
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords Afriquains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains,
La tête qu'il menace en doit être frappée.
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée;
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtiment d'une action si noire.
Rome le veut ainsi, son adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront;
De voir en même jour après tant de conquêtes
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.

Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois soumis
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici sans être sa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort seroit un crime;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périroit avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai si je puis de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu. Tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CESAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace;
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Venger sur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent,
Leur rage pour l'abattre attaque mon soutien,
Et par votre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmi ces transports d'une juste colere,
Je ne puis oublier que leur Chef est mon frere,

Le sçaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir?

CESAR.

Oui je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu. Ne craignez rien, Achillas & Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,
Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*César rentre avec les Romains.*)

CLEOPATRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis,
Ayez l'œil sur le Roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle & mes soins peuvent le secourir.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE *tenant une petite urne en sa main;* PHILIPPE.

CORNELIE.

Mes yeux puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te revois-je, Philippe, & cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre;
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des Dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure dónc par vous, ô pitoyable reste,
Ma Divinité seule après ce coup funeste,
Par vous qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à César par un lâche artifice,
Rome de ton Pompée a fait un sacrifice,

Et

Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir & soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi-bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toi, qui l'as honoré sur cette infame rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive,
Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funebre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, j'ai porté mes pas & mes sanglots
Du côté que le vent poussoit encor les flots.
Je cours long-temps en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre & puis s'en ressaisir.
Je m'y jette & l'embrasse, & le pousse au rivage;
Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bucher à la hâte & sans art,
Tel que je pus sur l'heure & qu'il plût au hazard.
A peine brûloit-il, que le Ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office;
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnoît Pompée.
Soudain la larme à l'œil: *O toi, qui que tu sois,*
A qui le Ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, *autre que tu ne penses*,
Tu crains des châtimens, attens des récompenses,

César est en Egypte, & venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre;
Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre;
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à son aspect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte aussi-tôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Héros par le feu consumé.

CORNELIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges;
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port
Où le Roi, disoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains poursuivoient, & César dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau:
Aussi-tôt qu'il me voit, il daigne me connoître,
Et prenant de ma main les cendres de mon maître;
Restes d'un demi-Dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis;
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont les suivre; & toi, cours au Palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais,
Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNELIE.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,

Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croît notre gloire!
César est généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le Roi le veut perdre, & son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie;
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat;
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour même s'y mêle, & le force à combattre;
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conservé ce maître de votre ame,
Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en eût donné la force aussi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie
Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joie;

Si la vengeance avoit de quoi vous soulager,
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin... Vous le sçavez peut-être?

CORNELIE.

Oui, Princesse, je sçais qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espe-
rent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos sentimens différent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, & je ne la suis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande;
La victime est trop basse, & l'injure est trop grande;
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent considérer.
L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
En attendant César demande Ptolomée:
Tout indigne qu'il est de vivre & de régner,
Je sçai bien que César se force à l'épargner;
Mais quoique son amour ait osé vous promettre;
Le Ciel plus juste enfin n'osera le permettre;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, si le Ciel me l'envoie,
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel, perdez le Roi.

CLEOPATRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne regle pas les choses.

CORNELIE.

Le Ciel regle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur;
Chacun a ſon objet d'aigreur ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu
A quels ſouhaits le Ciel a le mieux répondu;
Voici votre Achorée.

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

HElas! ſur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter,
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Auſſi-tôt que Céſar eut ſçu la perfidie....

CLEOPATRE.

Ce ne ſont pas ces ſoins que je veux qu'on me die;
Je ſçai qu'il fit trancher & cloſe ce conduit
Par où ce grand ſecours devoit être introduit,
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace,

Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le Roi l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre;
Que César l'a rejoint; & je ne doute pas
Qu'il n'ait sçu vaincre encore & punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, Madame, on a vu son bonheur ordinaire.....

CLEOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frere,
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLEOPATRE.

C'est-là l'unique point que je voulois sçavoir.
Madame, vous voyez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLEOPATRE.

Que disiez-vous n'aguère, & que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir,
Malgré César & nous il a voulu périr;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques,
Sa vertu rappellée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang,
Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja sur lui quelque avantage,
Mais l'abord de César a changé le destin:
Aussi-tôt Achillas suit le sort de Photin,

Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roi,
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir;
Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse
Cherche par-tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur Monarque
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire,
Il vous proclame Reine; & bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit: mais le voici lui-même
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du Roi l'invincible malheur.



SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

CEsar, tiens-moi parole, & me rends mes galeres,
Achillas & Photin ont reçu leurs salaires,
Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y sçaurois plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image.
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'au changement de Roi pousse un peuple inconstant;
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête,
Voi l'urne de Pompée, il y manque sa tête;
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il est juste, & César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ses manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre,
Que son ombre s'appaise en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,

Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu
Il verra des autels dressés à sa vertu,
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes;
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain,
Ne me refusez pas ce bonheur souverain,
Faites un peu de force à votre impatience,
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un si digne trésor,
Portez.....

CORNELIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor;
Il faut que ta défaite & que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chere que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'est-là que j'espere
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere;
Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est-là que tu verras sur la terre & sur l'onde
Le débris de Pharsale armer un autre monde,
Et c'est-là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des régles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles,
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême,
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur,
Mais ne présume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite est trop irréparable,
La source de ma haine est trop inépuisable,
A l'égal de mes jours je la ferai durer,

Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon estime est égale à ma haine,
Que l'une & l'autre est juste, & montre le pouvoir
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir;
Que l'une est généreuse, & l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une & l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu qu'en vain on veux trahir
Me force de priser ce que je dois haïr;
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux
Soulever contre toi les hommes & les Dieux,
Ces Dieux qui t'ont flatté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger;
Ils connoîtront leur faute, & le voudront venger.
Mon zèle à leur refus aidé de sa mémoire,
Te sçaura bien sans eux arracher la victoire;
Et quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je sçai quelle est ta flamme & quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouser
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser:
Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine empêchant tes caresses.
Adieu. J'attends demain l'effet de tes promesses.



SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION.

CLEOPATRE.

PLutôt qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets ſont les ſeul avantages
Qu'un grand cœur impuiſſant a du Ciel en partage:
Comme il a peu de force, il a beaucoup de ſoins,
Et s'il pouvoit plus faire, il ſouhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne ſur vos douleurs
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que votre bonté ſenſible à ma priere,
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.
On aura pu vous dire avec quel déplaiſir
J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'effort j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pu ſurprendre;
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
Tant de ſoins de vous rendre entiere obéiſſance,
Il n'ait pu toutefois en ces événemens

Obéir au premier de vos commandemens !
Prenez-vous-en au Ciel dont les ordres sublimes,
Malgré tous nos efforts, sçavent punir les crimes ;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

CLEOPATRE.

Je sçai que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuser que les Dieux, & lui-même ;
Mais comme il est, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si voyant sa mort dûe à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussi-tôt à mon cœur mon sang ne le reproche,
J'en ressens dans mon ame un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

SCENE DERNIERE.

CLEOPATRE, CESAR, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE.

ACHORÉE.

UN grand peuple, Seigneur, dont cette Cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa Reine,
Et tout impatient déja se plaint aux Cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CESAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il desire,

Princesse, allons par-là commencer votre empire.
Fasse le juste Ciel, propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon ame est blessée.
Cependant qu'à l'envi ma suite & votre Cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée
Couronne Cléopatre, m'appaise Pompée,
Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

FIN.





JUGEMENT SUR LA TRAGEDIE *DE POMPÉE.*

ON voit peu de Pièces de Théâtre où l'Histoire soit plus conservée & plus falsifiée tout ensemble que dans celle de Pompée. Les événemens historiques n'y sont pas changés, mais on les fait arriver autrement qu'ils ne sont véritablement arrivés. La maniere dont l'Auteur a profité de Lucain y est un peu plus délicate & moins visible que celle dont il avoit imité Séneque dans la Médée ; il ne lui est inférieur nulle part, & il n'y a point de comparaison à faire entr'eux dans les endroits où le François s'est passé du secours du Romain.

Le style de cette Pièce est plus élevé que celui de tous les autres Poëmes du même Auteur, & ce sont sans contredit les vers les plus pompeux qu'il ait jamais fait. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poëme qui porte le nom d'un Héros qui n'y parle point : mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe.



ENTREVUE

DE

SERTORIUS

ET POMPÉE.

Tirée du troisieme Acte de la Tragédie de SERTORIUS.



NOUS terminons ce premier Volume par une des plus belles Scènes que M. Corneille ait jamais mise sur le Théâtre : il dit lui-même que cette conférence intéressa tous les Spectateurs, & que quelques-uns des Premiers dans la Cour, & pour la naissance & l'esprit, l'estimerent autant qu'une Pièce entiere. *Les deux Généraux qu'il y fait parler déploient toute la noblesse & la fierté des sentimens Romains, & paroissent en même-temps épuiser les grandes ressources de leur Art & de leur Politique : elle a eu les plus illustres suffrages ; & M. de Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria à cet endroit de la Pièce :* Où donc Corneille a-t-il appris l'Art de la Guerre ?

ACTEURS.

SERTORIUS, Général du parti de Marius en Espagne.

POMPÉE, Général du parti de Sylla.

La Scène est à Nertobrige, Ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.







ENTREVUE DE SERTORIUS ET POMPÉE.



SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPÉE, ſuite.

SERTORIUS.

SEIGNEUR, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la Tréve à tel point dût rehauſſer ma gloire ?
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes je doute encor ſi ma vue eſt trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée,
Et quand il lui plaira je ſçaurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raiſons; mais, Seigneur, faites qu'on ſe retire,
Afin qu'en liberté je puiſſe vous le dire.

SCENE II.

SERTORIUS & POMPÉE *assis.*

POMPÉE.

L'Inimitié qui régne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis ;
Comme le vrai mérite a ses prérogatives
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime & le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus,
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots ;
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune & guerrier,& tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;
Mais,& ce franc aveu sied bien aux grands courages,
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je voi ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites,
Les siéges, les assauts, les sçavantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah, si je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois lui faire un présent magnifique !
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la Tréve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance !
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?
Et près de vous, Seigneur,ne puis-je rien pour tous ;

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine

Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine ;
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le dégré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix ;
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiéte du pays & la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;
Le temps y fait beaucoup, & de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous aprends, vous l'apprendrez à d'autres,
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire,
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interpréte,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles ;
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine,
Je vous l'ai déja dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu

Lasseroit une austère & farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sçai qu'on n'aime point de telles vérités;
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise,
Bannissant les témoins vous me l'avez permise,
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous & lui, nous seroit encor dû,
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu,
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves,
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves,
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux;
Leur misere est le fruit de votre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine?
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux,
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la République;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un Empire,
Chacun suit au hazard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti difficile à connoître
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste

De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur :
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame,
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice & l'audace ;
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sçachent leur devoir.
Enfin je sçai mon but, & vous sçavez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un autre,
Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux Dieux,
Nous craignons votre exemple, & doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui
Ne seme point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux :
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être ;
La main qui les opprime & que vous soutenez
Les accoutume au joug que vous leur destinez,
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps detrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
Votre exemple à la fois m'instruit & m'autorise,
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,

Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe si des deux le pouvoir est égal ?
Les titres différens ne font rien à la chose,
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose,
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes;
J'en userai peut-être alors comme vous faites,
Jusques-là ...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusques-là;
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne,
Mes ordres n'ont encore assassiné personne,
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, & n'en proscris pas un.
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême,
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses;
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un Sénat qu'un amas de bannis
Que cet asyle ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
Elle seroit extrême à trouver des moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens;
Il est doux de revoir les murs de la patrie,
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie;

C'eſt Rome...

SERTORIUS.

Le ſéjour de votre Potentat
Qui n'a que ſes fureurs pour maximes d'Etat ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ſes proſcriptions comblent de funérailles ;
Ces murs dont le deſtin fut autrefois ſi beau,
N'en ſont que la priſon, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans ſa premiere force ;
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et comme autour de moi j'ai tous ſes vrais appuis,
Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne ſçai qu'une voie
Qui puiſſe avec honneur nous donner cette joie.
Uniſſons-nous enſemble, & le tyran eſt bas,
Rome à ce grand deſſein ouvrira tous ſes bras ;
Ainſi nous ferons voir l'amour de la patrie
Pour qui vont les grands cœurs juſqu'à l'idolatrie ;
Et nous épargnerons ces flots de ſang Romain
Que verſent tous les ans votre bras & ma main.

POMPÉE.

Ce projet qui pour vous eſt tout brillant de gloire ;
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire ?
Moi qui commande ailleurs, puis-je ſervir ſous vous ?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne ſuis point jaloux,
Je ne l'ai qu'en dépôt, & je vous l'abandonne,
Non juſqu'à vous ſervir de ma ſeule perſonne,
Je prétens un peu plus, mais dans cette union
De votre Lieutenant m'envierez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils Lieutenans n'ont des Chefs qu'en idée ;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée,
Ils n'en quittent que l'ombre, & l'on ne ſçait que c'eſt
De ſuivre ou d'obéir que ſuivant qu'il leur plaît.
Je ſçais une autre voie & plus noble & plus ſûre.
Sylla, ſi vous voulez, quitte ſa Dictature,
Et déja de lui-même il s'en ſeroit démis,

[illegible]

POMPÉE.

[illegible]

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous!

[illegible]

[illegible]

[illegible] grands, sans y joindre celui

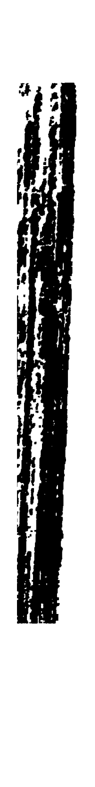
[illegible] entre les bras [illegible]

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

Fin du premier Volume.









Nicholas Magrath.

